

IMPRIMÉ À TAXE RÉDUITE



BELGIQUE-BELGIE  
P.P.  
7180 SENEFFE 1  
6/1480

**PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL  
de HORS-LES-MURS**

BUREAU DE DÉPÔT : 7180 SENEFFE 1

N° D'AGRÉATION : P 302362

éditeur responsable

PIERRE COLLET

chemin Barbette 3, 1404 BORNIVAL

**N° 147 – 1<sup>er</sup> trimestre**

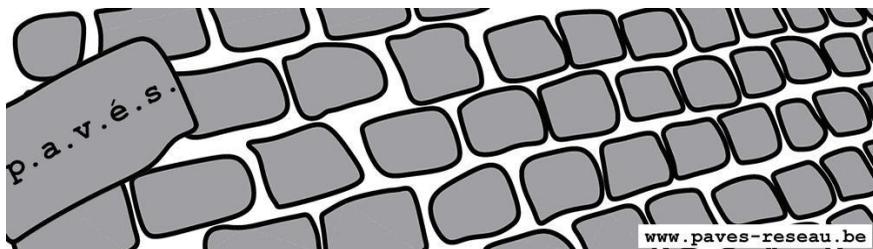
**mars 2017**

## **REVUE COMMUNE DU RÉSEAU PAVÉS N° 50**

Équipe de rédaction : [revue-paves@skynet.be](mailto:revue-paves@skynet.be)

Pierre Collet, Jean-Marie Culot, Jacqueline De Cat,

Philippe Liesse, Joseph Pirson, Gisèle Vandercammen



**POUR UN AUTRE VISAGE D'ÉGLISE ET DE SOCIÉTÉ**

Hors-les-Murs est une association qui réunit, avec leurs conjoints, des femmes et des hommes qui ont renoncé à l'état religieux, qui ont quitté ou ont été priés de quitter le ministère sacerdotal, ainsi que des prêtres en fonction et des laïcs qui partagent ses objectifs. Au plan international, HLM fait partie de la Fédération Européenne des Prêtres Catholiques Mariés.

L'association poursuit **trois objectifs majeurs** :

- **un service d'information**, une entraide et une écoute pour celles et ceux qui ont entrepris la démarche "d'accession à l'état laïque", ainsi que pour les femmes "clandestines" de prêtres et religieux en fonction ;
- **une aide juridique** en particulier pour la reconnaissance de droits ignorés par la société civile ou l'institution ecclésiastique ;
- **un travail de sensibilisation** en vue de transformer les mentalités et les comportements des chrétiens, de leur hiérarchie et de l'ensemble de la société.

Nous sommes attentifs à respecter la pluralité des convictions. Pour beaucoup d'entre nous cependant, il semble opportun de poursuivre la réflexion sur les formes des ministères appelées par nos contemporains. Nous nous insurgons contre la souffrance, l'hypocrisie et l'injustice résultant de relations entre femmes et hommes d'Église qui doivent rester clandestines, en raison de la loi imposée du célibat. Nous appelons de nos vœux des fonctions ministérielles ouvertes à des femmes et à des hommes reconnus comme équilibrés et compétents par les communautés. Nous aspirons à une autorité démocratique qui ne soit plus constituée d'une caste d'hommes âgés et célibataires, seule détentrice du pouvoir.

Nous voulons contribuer à une parole libre et inventive par la publication de notre **périodique**.

HLM adhère au réseau **PAVÉS** « Pour un Autre Visage d'Église et de Société », tant pour lui apporter notre soutien et notre point de vue spécifique que pour nous assurer une plus grande ouverture d'esprit et une audience élargie. Les nouvelles, l'agenda, les principaux articles de notre bulletin se trouvent dès lors sur ce site : [www.paves-reseau.be](http://www.paves-reseau.be)

**Adresse** de l'Association : chemin Barbette 3, 1404 Bornival

#### **Contacts :**

Paul Bourgeois : 0486 335 075 - [frusquin@yahoo.fr](mailto:frusquin@yahoo.fr)

Pierre et Marie-Astrid Collet-Lombard : 067 210 285

[pierrecollet@hotmail.com](mailto:pierrecollet@hotmail.com) & [colletma@hotmail.com](mailto:colletma@hotmail.com)

Jean-Marie et Thérèse Culot-Couronné : 02 733 58 54

[jeanmarie.culot@gmail.com](mailto:jeanmarie.culot@gmail.com)

Édouard et Angela Mairlot-del Rey : 010 600 686 [mairlotedouard@gmail.com](mailto:mairlotedouard@gmail.com)

Joseph et Monique Pirson-Goosse : 081 22 56 96 [pirsongoose@hotmail.be](mailto:pirsongoose@hotmail.be)

Jean-Loup Robaux : 081 44 43 87 - [jean-loup@roboux.be](mailto:jean-loup@roboux.be)

**Compte bancaire** provisoire (banque Fortis) :

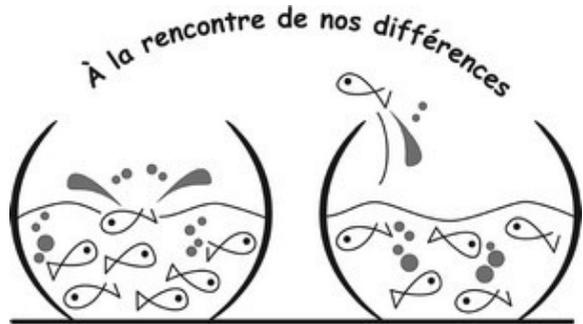
H.L.M. BE17 0011 1274 7321 à 1404 Bornival

**Blog** : [www.hors-les-murs.be](http://www.hors-les-murs.be)

Site web de la Fédération Européenne : [www.pretresmaries.eu](http://www.pretresmaries.eu)

## Même pas peur !

Fais pas ci, fais pas ça !  
Fais comme ceci, pas  
comme ça ! Attention !  
Fais gaffe ! N'aie pas  
peur ! Tous les enfants



ont entendu au cours de leur éducation des conseils, admonestations et mises en garde, encouragements et bravos. Dans cet apprentissage de la liberté et de la responsabilité, ils vont de découvertes en découvertes, franchissant les obstacles en s'écriant : *"Même pas peur !"*

Mais aujourd'hui, le monde semble tourner le dos à ces apprentissages de liberté et de responsabilité. Un peu partout, l'extrême droite a le vent en poupe et la montée des populismes est générale. Nous vivons dans une ambiance de suspicion et de peur, quand ce n'est pas de terreur, savamment orchestrée par des politiciens et hauts responsables que le rapport d'Amnesty International n'hésite pas à pointer comme les "marchands de la peur".

Amnesty International dénonce la "politique empoisonnée de la diabolisation" qui rend le monde "plus fragmenté, plus inégal, plus dangereux". Salil Shetty, responsable d'Amnesty et présentateur du rapport, souligne que dans 159 pays où l'état des droits de l'homme a été évalué, de plus en plus de politiciens brandissent un programme toxique qui chasse les boucs émissaires et déshumanise des groupes entiers de personnes. S. Setty dénonce le président Trump, le président turc Recep Tayyip Erdogan, le président philippin Rodrigo Duterte et le Premier ministre hongrois Viktor Orban en tant que dirigeants qui utilisent la rhétorique *"nous contre eux"*.

**Merci de renouveler dès maintenant votre  
contribution financière à la revue, à CEM ou à HLM !**

**Nous vous suggérons toujours au moins 10 € :  
cela couvre tout juste nos frais**

Quand on entend Trump s'époumoner "*America first !*", qui sont donc les autres ? Ce sont les étrangers, les immigrés, les réfugiés. Ce sont eux qui sont montrés du doigt comme les responsables de tous les maux dans une société qui voudrait retrouver sa fierté et sa grandeur. Et le discours est toujours le même, insidieux et haineux, dans la ligne d'une campagne électorale xénophobe et sexiste.

Mais le rapport d'Amnesty International pointe aussi les leaders européens qui n'hésitent pas à porter atteinte aux droits des réfugiés. Des barrières, naturelles et administratives sont à nouveau érigées dans une Europe qui se voulait sans frontières.

« *On a remis en question les conventions de Genève concernant le droit d'asile dans nos pays* », s'indigne Philippe Hensmans, Directeur de la section francophone d'*Amnesty International Belgique*. Il dénonce les propositions de mesures « *préoccupantes sur le plan des droits humains* » prises par le gouvernement belge après les attentats de Paris et de Bruxelles, des mesures prises dans l'urgence, et ce pour rassurer l'opinion publique. Il s'agit de mesures comme la conservation de données téléphoniques pendant douze mois, ou comme la modification des critères pour incitation au terrorisme. De plus, ces mesures sont prises sur un terme non défini dans le temps, comme un contrat à durée indéterminée. Mais, cerise sur le gâteau, ces mesures dépendent de l'exécutif et non du judiciaire. Tout est fait pour fourrer dans un même panier attentats et immigration.

Aucun pays ne peut se targuer d'être vierge en matière de respect des droits de l'homme. L'horreur et le silence face à l'horreur sont de solides ingrédients dans un désastre humain. S. Setty déclare qu'il n'y a plus de "ligne rouge". Aucune action n'est devenue trop « *effroyable ou indéfendable* » ! Et il conclut par un appel vibrant aux dirigeants, mais surtout aux gens : « *Il nous faut nous dresser contre la politique de la diabolisation.* »

Comment aller à la rencontre des différences, comme l'enfant qui progresse dans les découvertes, en disant : "*Même pas peur !*"

Voilà ce que nous vous proposons dans les différentes approches qui veulent réenchanter un monde tourmenté. Un printemps que nous pouvons faire advenir si nous renonçons au fatalisme. Une lumière qui ne demande qu'à être allumée pour briser l'obscurité.

Joyeuses Pâques !

Philippe LIESSE

# RÉSEAUX D'ICI ET D'AILLEURS

L'un des intérêts les plus évidents de continuer à faire exister notre réseau PAVÉS, c'est les relations diverses, nombreuses et toujours enrichissantes qu'il nous permet de maintenir avec les autres groupes et réseaux : chez nous et à l'étranger. Nous vous partageons ici quelques nouvelles de ces contacts.

Le *Réseau Européen Églises et Libertés* tiendra sa rencontre annuelle à Strasbourg en mai prochain, trois délégués belges y participeront. Le programme est ambitieux : faut-il maintenir l'existence du Réseau, avec les objectifs liés à une action auprès des Parlements de Strasbourg et Bruxelles, et compte tenu des difficultés de trouver des délégués? Le site web est dorénavant entre les mains des Espagnols : [www.en-re.eu/](http://www.en-re.eu/)

Le *Mouvement International Nous Sommes Église (IMWAC)* continue à faire circuler des informations surtout centrées sur la réforme de l'Église au plan universel, et publie régulièrement des prises de position. Voir [www.we-are-church.org/](http://www.we-are-church.org/)

*Council 50*, qui s'appelle dorénavant *Global Council Network*, tiendra son deuxième *Forum Mondial du Peuple de Dieu* en novembre 2018 au Brésil : on commence à préparer dans les différents pays. Voir [www.council50.org/](http://www.council50.org/)

Au plan national, le groupe SONALUX vient d'annoncer la cessation de ses activités après 25 ans de présence et de résistance. Merci d'avoir été là!

Et nous avons demandé au groupe *Baptisé-e-s en marche*, petit frère belge de la *Conférence des baptisé-e-s* française, de nous présenter ses objectifs.

Pierre COLLET

## ***Baptisé-e-s en marche***

Notre mouvement date de la fin 2011. Il est né en réaction à des propos malencontreux tenus par l'archevêque de Paris à l'issue d'un synode des évêques à Lourdes. Interrogé sur le rôle des femmes dans l'Église, il suggérait qu'il ne suffisait pas de porter une jupe mais qu'il fallait aussi avoir quelque chose dans la tête.

Anne Soupa et Christine Pedotti répondirent par la publication d'un livre « *Les pieds dans le bénitier* » rappelant l'importance de la place des laïcs dans l'Église et dessinant une ligne d'action :

\* encourager les laïcs déjà actifs (majoritairement des femmes)

\* susciter de nouveaux engagements

\* réagir à ce qui est contraire à l'Évangile.

L'Église est notre demeure et nous ne sommes pas prêts à la quitter ce qui explique le choix de notre devise « *ni partir ni se taire* ».

Le dialogue avec la hiérarchie est essentiel mais pas toujours facile. Nous sommes parfois considérés comme des « protestants » ou perçus comme des « féministes » et suscitons des positions de méfiance voire de crispations ou de peur. Face à ces réactions « *nous ne revendiquons rien mais nous espérons tout* ».

Tous les deux mois, nous organisons une conférence en phase avec l'actualité, particulièrement celle du Pape François. Nous avons donc porté un intérêt particulier à *Laudato Si'* (écologie et justice sociale) et au Synode sur la famille. A cet égard, des centaines de réponses de nos membres sont interpellantes. Elles sont disponibles sur demande.

Nous accordons également beaucoup d'attention aux rencontres œcuméniques, aux témoignages des chrétiens d'Orient et aux réfugiés.

Nous recueillons aussi des témoignages de l'engagement des aumôniers d'hôpital, de visiteurs de prison, de l'évolution de la vie des prêtres d'aujourd'hui et de demain, de la communauté homosexuelle.

Prochainement nous établirons des contacts avec nos frères musulmans.

Les projets ne manquent pas car il y a du pain sur la planche ! Susciter des maisons de la Parole, se former aux homélies et aux célébrations sans prêtre, communiquer dans la presse chrétienne, être présent dans les débats d'éthique et rappeler sans cesse les bienfaits de l'accueil miséricordieux.

L'avenir de l'Église est entre nos mains car nous sommes l'Église !

Conscients de cette responsabilité exigeante et engageante, nous restons plein d'espoir et souhaitons œuvrer avec tous les baptisé-e-s et d'autres mouvements laïques. Nous souhaitons être attentifs à toutes les démarches qui contribuent à faire croître les femmes et les hommes en humanité, persuadés que c'est ainsi que nous accueillons et révélons la présence de l'amour divin en nous et dans notre monde.

Raymond LELEUX

Animateur des *Baptisé-e-s en marche*

<http://www.baptisesenmarche.be/>

# VIVRE EN SOCIÉTÉ

## Noir, Jaune, Blues... Et vert

*"Face aux mythes négatifs, nous avons besoin de nouveaux mythes. Ce que disait déjà Spinoza : pour lutter contre une passion triste, il faut être capable d'en proposer une autre."*<sup>1</sup>

Rachid BENZINE, auteur de *La Lettre à Nour*.

Comme au sortir d'un mauvais sommeil, le pénible sentiment de ne plus trop savoir où l'on est. Comme au réveil dans un hôtel de Colmar, quand en rue je croise bientôt les passants, et que je les sais partisans du FN, près d'un sur deux ! Quand, à la lecture de l'enquête publiée par *Le Soir*<sup>2</sup> en janvier, je découvre, stupéfait et consterné, que je ne vis pas dans le pays où je croyais vivre : les gens que je croise sur mon trottoir, qui montent dans le bus, qui poussent leur caddie dans la supérette, ne sont pas des 'proches' pour moi mais, pour les trois quarts, des 'étrangers' à ma façon de voir. De ce *Noir Jaune Blues*, voici quelques indications sur l'évolution des opinions des Belges puis des réactions de musulmans.

### Méfions-nous ...

Que *les décideurs* politiques de l'Union Européenne, cotés favorablement à 47 % vingt ans plus tôt ne le soient plus qu'à 9 %, je le comprends, je le partagerais, au vu de leur inertie ou de leur impuissance face à la finance, à

---

<sup>1</sup> *Le Soir* des 14-15/01/2017, p. 32

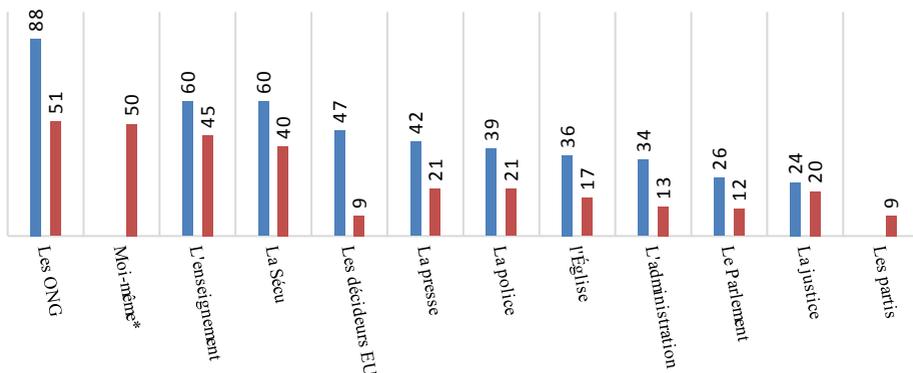
<sup>2</sup> Vingt ans après la Marche blanche, un nouveau '*Noir Jaune Blues*' est livré par *Le Soir* (au long de la semaine du 9 janvier 2017) et la RTBF, recueillant le sentiment de 4700 Belges. Fruit de 50 entretiens qualitatifs avec les chercheurs de *Survey & Action* pour dégager les thèmes importants, puis de l'interrogation de 800 Flamands, 800 Wallons et 600 Bruxellois, et sélectionnés comme tels 400 musulmans, (entretiens de 45 à 90 min.) du 15/09 au 30/10 2015. Et enfin l'interrogation d'un échantillon analogue après les attentats de Paris, du 20/08 au 20/09 2016. Les *item* sont des verbatim entendus de façon récurrente. La marge d'erreur est de 2 %.

la fraude, à la corruption, sinon de leur connivence. Mais qu'un Belge sur cinq seulement accorde sa confiance à *la presse* et à *la police* ! Alors que j'apprécie le travail des journalistes, remparts de la démocratie, tels que celui des redoutables enquêteurs du *Soir* ; alors que je remercie de grand cœur la police de mon pays pour ses résultats en matière de terrorisme, même insatisfaisants. Je ne trouverais donc qu'un voisin sur cinq pour partager ce sentiment ! Troublant !

Mais alors, ce que je ne peux pas admettre, c'est une cote passant de 36 à 17 % pour *l'Église*. Dieu sait (!) si je suis critique à l'égard de ses crispations, de ses lenteurs et de son inadéquation aux attentes contemporaines, mais tout de même ! Parmi mes voisins qui descendent du bus, traversent l'avenue, rangent leurs caddies, quatre sur cinq ne feraient pas confiance à l'Église ! Mais diable ! Les permanents de l'Église ne sont pas, à ma connaissance, dans leur ensemble, des mafieux, des flemmards, des tordus, des profiteurs ou des hypocrites et l'Église n'est pas que ses permanents. Quelle méfiance ! Cela me gêne, m'inquiète profondément, de me savoir en compagnie de gens baignant dans un tel marasme de suspicion. Et tout autant quand il s'agit de juger *la justice* : 20 % seulement d'avis favorables ! Quatre de mes voisins sur cinq formuleraient de si graves réserves à l'égard de leurs magistrats ! Non mais ! Nous sommes tout de même dans un État de droit, et qui fonctionne, et mieux qu'à 20 % !

On relèvera, moins étonné, que *les partis politiques* ne recueillent, au fond du panier, qu'un dérisoire 9 %, un impitoyable 9 %. Il est vrai que, comme vers les décideurs européens, c'est vers eux et les politiciens du cru que l'on se retourne quand on voit se creuser les inégalités, s'incruster les systèmes

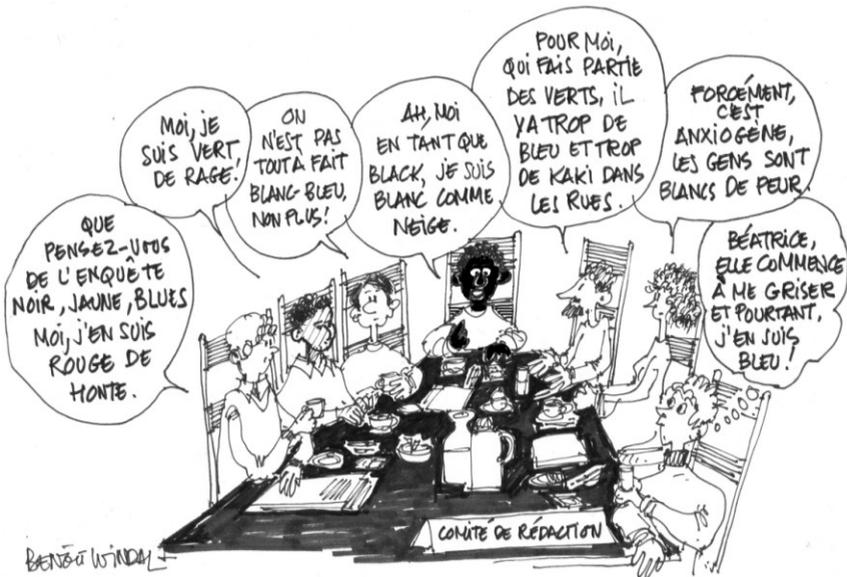
La confiance dans les institutions,  
en 1997 et 2016



de fraude, se banaliser les agressions à l'environnement, se perdre dans l'indifférence les appels des réfugiés : leur résignation sinon leur complaisance ! Oui, 9 % ! Le constat est brutal : plus de 60 % de Belges estiment aujourd'hui que *le système politique actuel est globalement en échec*, et que *la société va droit dans le mur*. Retournez-vous dans la rue : un passant sur deux, plus d'un même !

### ...et de qui ?

Le racisme et l'islamophobie ont assez récemment fait leur lit chez nous. Les trois quarts de mes 'voisins' pensent et disent : *Aujourd'hui on ne se sent plus chez soi comme avant* ; et soixante-quatre sur cent : *Les étrangers viennent profiter de notre système social*. Près de la moitié de la population (45 %) – j'ai peine à le croire – considère que *le gouvernement hongrois a raison d'avoir construit récemment un mur pour empêcher les migrants réfugiés d'entrer en Hongrie*. Sans doute la question des immigrés s'impose-t-elle aujourd'hui plus qu'hier, mais c'est désormais pour distiller un profond pessimisme sur les chances de vivre ensemble. Les affirmations s'enchaînent : *les immigrés doivent s'assimiler* (66 %) mais en réalité *ils ne font pas d'efforts pour s'intégrer* (57 %) et même, *ils veulent nous imposer leur façon de vivre* (67 %). Une opinion confortablement majoritaire.



Même si bien des Belges ont des parents ou des ancêtres étrangers, l'idée d'une pureté en danger reste un ressort puissant de suspicion : *Même après plusieurs générations, les descendants d'un immigré ne seront jamais vraiment belges*. Et cette peur se double – et ce serait récent – de celle du musulman : *L'afflux de réfugiés qui arrivent actuellement en Europe me fait peur car ce sont des musulmans* (pourcentage considérable de 63 %, qui concerne surtout les 65 ans et trois catholiques pratiquants sur quatre). Désormais, ce sont 'eux'.

Écoutons-les. Trois questions furent posées à 400 personnes musulmanes sur la stigmatisation, leur adhésion à la société et la place de l'Islam dans leur vie. Heureuse surprise ? *Deux tiers des musulmans ne sont pas dans une vision conservatrice de l'islam*, et huit sur dix estiment qu'ils adoptent un mode de vie assez proche de celui de leurs voisins. Mais ils se sentent perçus comme '*étrangers*' ou même comme '*terroristes*' – ce qui n'est pas du tout en adéquation avec leur image – et du coup ne se sentent pas à leur place ; mais, à tort selon plusieurs d'entre eux, ils restent passifs et abandonnent la conduite des communautés à des fondamentalistes minoritaires.

Un chiffre peut choquer : un tiers rejeterait le mode de vie occidental mais il s'agirait pour beaucoup d'un regard critique sur l'érotisme envahissant, sur l'alcool et l'ultralibéralisme, – d'une position distanciée partagée par beaucoup d'occidentaux. Qui n'est pas pour autant rejet global : *Pour le reste, les musulmans de Belgique prennent de la modernité ce qui les intéresse*.

Plus préoccupant, cette minorité (un tiers tout de même !) placerait volontiers la loi islamique au-dessus des lois belges, seule formule disponible à leurs yeux pour programmer l'amélioration de la société, avec la référence souhaitée à un divin incontestable. Si 65 % des musulmans appellent à *une lecture différente du Coran*, ils ne sont plus que 49 % à penser que *les théologiens devraient réinterpréter les textes du Coran, sortir d'une lecture littéraliste au premier degré*. Et ils seraient 10 % à se sentir marginalisés ou se marginalisant eux-mêmes, n'imaginant pas pouvoir dialoguer *sur les questions sociales, éthiques et de valeurs*, un noyau. Redoutable repli mais que connaissent aussi les mondes chrétiens, l'un renforçant l'autre !

Une quasi-totalité de 91 % condamne formellement les attentats. En restent 9 autres tout de même ! Mais ce peut être pour des considérations géostratégiques. Pourquoi s'indigner pour Paris et Bruxelles, et toujours compter pour rien le Yémen et la Birmanie ? Et pourquoi cette obsession à caricaturer le prophète ?

## Et donc ?

Où nous situer, les proches de PAVÉS, intéressés aux réformes ? Pourrions-nous nous compter, sans prétention, au sein de cette minorité critique mais ouverte, de cette fraction de *résistants* (25 %) qu'identifie l'analyste de l'enquête, à côté des *traditionalistes*, des *abandonnés* du système et des *ambivalents*. Refusant bien évidemment que 'nous', ce soit face à 'eux' ; mais 'nous' tous dans le patchwork bigarré des origines et religions multiples, dans une prometteuse belgitude composite.

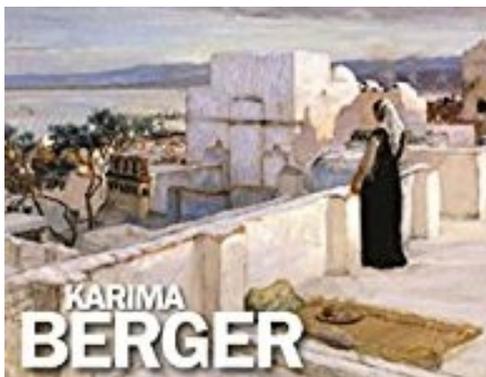
Sans doute, ferions-nous nôtre l'appel de Béatrice Delvaux dans *Le Soir* du 9 janvier : "... sommes-nous capables de faire émerger des structures démocratiques, de nouveaux acteurs inclusifs pour mener ces combats, retisser du lien, redonner de la perspective, reprendre le contrôle et redonner du sens à ce paysage fragmenté, dominé par des forces financières et économiques qui échappent au champ politique ?

*Cela demande une véritable réforme pour les partis, les syndicats, mais plus globalement pour tous ceux qui croient, aujourd'hui encore, détenir une part de ce pouvoir visiblement rejeté, décrié, délégitimé. Mais cela exige aussi des citoyens qu'ils ne soient pas que dans la plainte et le regret du bon vieux temps, qu'ils croient à la force et la puissance de leur mobilisation et de la prise en main créative, revendiquée et habitée de leur destin.*

*C'est très compliqué, mais l'enquête que nous publions dès aujourd'hui ne permettra à personne de dire : 'Nous ne savions pas'."*

Jean-Marie CULOT



**Mektouba**

Ce mot arabe, qui est le titre du dernier roman de Karima Berger, est le féminin de *mektoub* qui signifie *destin* et *écrit*. Dans ce roman particulièrement complexe, c'est aussi le nom d'une très belle demeure sur les hauteurs d'Alger. (Ed. Albin Michel, 2016)

\* \* \*

Très intelligente et douée d'une sensibilité exceptionnelle, K. Berger est l'auteur de huit livres, romans et essais. Née en 1952 à Ténès en Algérie, elle a été élevée par une famille chaleureuse où l'Islam lui a été transmis surtout par la prière d'une grand-mère croyante. Elle a appris le français dès l'école primaire et, quand une de ses petites camarades françaises a fait sa première communion, ses parents l'ont autorisée à assister à la cérémonie.

Une fois l'Algérie indépendante, elle est obligée de faire ses humanités en arabe, ce qui la déconcerte. Après des études de droit à Alger, elle choisit de partir en France et d'y faire un doctorat sur le thème du nationalisme. Elle travaille pour un grand groupe financier et rencontre le Français qui deviendra son mari. En lui posant des questions sur sa religion, celui-ci l'entraîne à approfondir sa foi et notamment la mystique soufie.

Très vite elle ressent le besoin d'écrire. En 1998, elle rédige *L'enfant des deux mondes* (Ed. Albin Michel) où elle analyse sa double appartenance. En 2009, chez le même éditeur, paraît *Eclats d'Islam. Chroniques d'un itinéraire spirituel*, un livre qui témoigne de sa foi, paisible et tolérante, et de la souffrance qu'elle éprouve quand elle entend combien on caricature l'Islam – les tensions et actes de violence se multipliant.

En 2014 paraît un essai romancé, *Les Attentives, un dialogue avec E. Hillesum*, (Ed. A. Michel) que K. Berger a composé après la lecture de *La Vie bouleversée* de la célèbre jeune juive d'Amsterdam. Sur son bureau Ety Hillesum avait déposé la photo d'une adolescente marocaine à laquelle elle parlait parfois et à qui Karima B. s'identifie. En 1942-43, alors qu'elle

se sait menacée par la Shoah, Etty approfondit sa foi en un Dieu d'amour et choisit de rester dans un camp de rassemblement nazi pour aider ses frères juifs. Son charisme irradie littéralement tous ceux qu'elle rencontre avant d'être envoyée à Auschwitz. Peu à peu, Karima Berger glisse vers le personnage d'une jeune marocaine du XXI<sup>e</sup> siècle et se demande comment elle va résister spirituellement dans le monde agnostique qui est le nôtre...

En septembre 2015, K. Berger accorde une longue interview à la Revue chrétienne *L'Appel. Le Coran, c'est pour moi la langue de Dieu, une langue de Feu*, dit-elle. *Dieu est l'Inconnaissable mais le Coran dit aussi : « Il est plus proche de toi que ta veine jugulaire ». Il est le « Raham », littéralement la matrice, celui qui nous a portés dans ses entrailles, presque un Dieu maternel. Ce qui la blesse au cœur, c'est que l'Islam est attaqué de l'intérieur par certains de ses propres disciples qui sont en train de dessécher sa religion. [...] Celle-ci (est) réduite à des rites, à des pratiques ostentatoires alors que pour moi la religion doit être pudique.* Elle termine l'interview en disant : *Pour moi, la religion chrétienne est une religion sœur. [...] La figure de Jésus et son parcours sont bouleversants...*

\* \* \*

MEKTOUBA est un monologue écrit par un Algérien âgé, El Hadj Yahia Ben Amar. Menacé d'une crise cardiaque, il vit presque seul dans sa grande maison - qu'il aime plus que ses enfants, partis depuis longtemps vers l'Occident, et peu soucieux de leur père.

Dès les premières lignes le lecteur est touché par la virulence du propos : *Un an peut-être et je ne serai plus, elle non plus, je veux dire, (la maison) ne sera plus à moi ni à eux mais à un étranger, je ne verrai pas vieillir ses murs, lézardés plus que ma face. Ils l'ont quittée eux mais ils n'ont plus que ça en tête la posséder. Elle les hante, non pas son jardin ou ses chambres ou ses échappées sur la baie, non, son or.*

Cette maison, qui avait été construite l'année même de la naissance du narrateur, appartenait à des Français qui avaient envisagé de rester en Algérie après l'indépendance mais que le décès de deux de leurs enfants avait décidé à partir vers la France. La Mektouba est fastueuse, ensorcelée et ensorcelante : *Elle s'ouvre grand à la baie mais parfois elle se referme d'un coup [...] Elle est vivante, elle bouge, je peux entendre son souffle animal. Je lui ai ajouté terrasses, vérandas, balcons [...] en substitut des enfants qui l'ont trop tôt quittée. [...] Ma tombe pourrait être là, mon caveau !* (p. 105-106).

Yahia Ben Amar avait gardé des souvenirs pénibles de sa propre enfance, sous la domination d'une mère déséquilibrée et d'un père impitoyable : *Il y*

*eut l'ordre, un ordre familial muselé, encodé d'honneurs et d'horreurs, plantés en moi comme des moignons d'acier. J'ai cru y échapper avec Dalila d'abord, avec Mektouba ensuite. (p. 103)*

Mais les années de bonheur avec sa femme Dalila ont été courtes car elle ne lui a donné que deux filles alors que, dans un pays musulman, avoir une nombreuse descendance et surtout un fils est fondamental. Finalement la jeune femme, conditionnée par son entourage, s'était confiée à un charlatan qui lui avait permis d'avoir un fils mais qui l'a sans doute empoisonnée par ses drogues. Elle est morte toute jeune, laissant un petit Amine qui n'était pas même sevré.

Désespéré, Yahia s'est laissé aller à battre ses enfants sous prétexte de les éduquer : *Mes mains, je les ausculte comme d'antiques instruments de torture pendant que me revient l'irritation contre vos chairs, dos ou épaules, qu'importe, un morceau à portée suffisait. [...]. Dans la nuit, vos plaies écarquillaient ma conscience, je suffoquais de rage voulant les (les mains) meurtrir à leur tour pour abolir leur incapacité à se dominer (p. 97)*

*Nous avons eu une enfance de merde !* crie Amine qui avait tenté de se suicider. Son père l'en a empêché mais cela n'a guère amélioré leurs rapports car l'adolescent pense que son père n'aime que ses deux filles. Ajoutons que, si Yahia critique souvent son pays, il n'admet pas que ses enfants vivent à l'européenne et déplore qu'à eux trois ils n'aient engendré qu'un seul enfant. En même temps il reste obsédé par le sexe et, subsidiairement par le voile et le hidjab.

La seule fille avec laquelle il s'entend plus ou moins, c'est Louise, revenue dans sa patrie dans le cadre d'une ONG qui aide les orphelins. Peu à peu elle entraîne son père vers l'orphelinat dont elle s'occupe et le vieil homme s'attendrit car les petits le considèrent comme un grand-père et se montrent très affectueux. Un autre homme, un autre Yahia, se devine sous les couches de colère et de haine auxquelles il ne peut échapper.

Aujourd'hui filles et fils se sont ligüés pour envoyer une lettre à leur père, exigeant qu'il vende sa chère maison, ce qui déclenche en lui une violente colère. Il se décide alors à les inviter pour la Fête du mouton (le sacrifice d'Abraham). Cependant lorsqu'ils surviennent, il exige que les rites antiques soient respectés et que son fils tue lui-même l'animal en un geste particulièrement sanguinaire. Le repas qui suit met en évidence les rivalités entre les enfants et l'inexorable conflit avec le père.

Quand celui-ci mourra, pas un seul membre de sa famille ne sera présent et l'orphelinat bénéficiera d'une donation aussi large que possible.

« *La Mektouba est une métaphore de la maison-Algérie, ancienne possession française, trompée, désertée, trahie* » a dit Karima Berger sur le site de *Jeune Afrique*. « *L'épouse, cette belle femme très aimée par le héros, était la promesse d'un destin, un mektoub libre et algérien. Mais très vite elle disparaît sous le poids d'une emprise patriarcale et rétrograde. L'avenir est coupé.* » C'est presque ce qu'écrivit, il y a un peu plus d'un an, Kamel Daoud, le célèbre journaliste algérien, auteur de « *Meursault, contre-enquête* » : *La misère sexuelle du monde 'arabe' est si grande qu'elle aboutit à la caricature et au terrorisme...*

Pour déchiffrer le roman de K. Berger, il faut se souvenir de l'histoire de l'Algérie et d'abord des rêves d'indépendance que le débarquement allié de 1942 avait fait naître chez beaucoup d'Algériens - un espoir déçu par le massacre de Sétif et les autres tueries commises par l'armée française en 1945.

Dix ans plus tard, éclata l'atroce guerre de libération pendant laquelle les deux camps n'hésitèrent pas à utiliser la torture (cf le roman de J. Ferrari, *Où j'ai laissé mon âme*, A. Michel 2010).

En 1991, une seconde guerre éclata entre le gouvernement algérien et les groupes islamistes armés, les deux belligérants massacrant les civils autant dans le bled qu'en ville. Cette guerre entraîna la mort d'au moins 100 000 militaires et civils et ne se termina qu'en 2000, ce qui n'implique pas que la violence ait disparu, les massacres s'étant banalisés en une sorte de passation funèbre...

Ainsi Yahia dit-il à la page 116 : *L'Algérie s'effondre peu à peu en nous, dispersant les traces de ce qui fut une fierté* (dit Yahia)... *Plus de révolutions à imiter, trahies toutes, noyées dans les terreurs et les violences qui nous font régresser d'un siècle au moins.*

Le roman cependant se termine d'une façon inattendue : filles et fils vont visiter la tombe de leur mère et se souviennent de l'olivier qu'ils avaient planté. Et de la phrase que répétait leur père : *Bien enfouir les racines ! [...]*

*Aujourd'hui ils étaient nus, ne sachant pas lire le verset de l'Aube gravé sur la pierre.*

« *O âme apaisée, agréante, agréée, reviens à ton Seigneur, entre parmi Mes Serviteurs, entre dans Mon jardin.* »

*Leur père n'était plus là pour traduire. Sur sa tombe qui écrira ? écrire quoi ?*

Une fin ambiguë, qui semble suggérer que les racines d'un peuple doivent subsister et peut-être que l'avenir reste à écrire ?

L. Élisabeth LORENT

## **Réenchanter le monde ? Renouer avec l'engagement citoyen**

L'indignation soulevée ces dernières semaines par la révélation des cumuls et la rémunération faramineuse de certains mandats amènerait trop facilement à oublier le cœur du débat, celui du rapport entre politique et éthique. Une autre question est directement liée face aux réactions spontanées : quel est le lien entre l'action politique et l'engagement citoyen ? Au-delà du temps dévoué officiellement, et souvent au-delà des heures habituelles prévues, par des femmes et des hommes dans des mandats électifs au service de la collectivité, les questions restent posées de ce qui construit aujourd'hui le bien public, et des limites entre intérêt privé et intérêt commun. Il importe de rappeler ici que la démocratie n'est jamais un acquis définitif : elle reste un enjeu de vie et de luttes, un combat permanent à mener contre les inégalités et les diverses formes d'exclusion.

Je propose de l'aborder ici par le biais du travail de proximité, avant de l'aborder dans une autre livraison en termes d'enjeux macrosociaux.

### **1. Aux armes, citoyens ? Aux larmes, citoyens ?**

La démocratie est un horizon dont l'ampleur ne se mesure pas à l'aune de la pure visibilité médiatique. Une question centrale est sans conteste celle de l'efficacité des mesures qui permettent effectivement à des femmes et des hommes de redresser la tête, de retrouver fierté et capacité d'action dans différents domaines de la vie quotidienne (en termes de revenu, de logement, d'accès à des soins de qualité, à l'éducation et à la formation...).

Il apparaît en ce sens urgent de réhabiliter aujourd'hui l'action publique et l'engagement politique ; cette tâche est possible si nous refusons une séparation absolue entre la démocratie participative et la démocratie représentative, en d'autres termes entre des groupes de citoyens et les élus. Il est utile de faire observer que le terme de "*peuple*" recouvre de fait différentes acceptions : dans un certain art rhétorique, il est utilisé par des leaders afin de charrier les représentations et les frustrations de nombre d'individus et de groupes. Le recours au "*bon peuple*" opposé aux élites voile la volonté

d'éliminer les corps intermédiaires : associations, syndicats, coopératives. C'est l'option présente au sein de différentes formations de la droite extrême : *"nous ou le chaos", "le peuple et moi"!*<sup>1</sup>

Il est essentiel en même temps de réagir contre cet apparent ordre naturel des choses : il serait normal de percevoir des sommes énormes au nom de responsabilités exercées ou de participation supposée à des réunions de travail. Il en va de la santé du corps social dans son ensemble. Il ne s'agit pas de la proclamation de la corruption généralisée ; le devoir de vigilance (ex ante) et d'évaluation (ex post) est une des missions à prendre en charge dans une société qui se prétend démocratique.

Par rapport à l'accumulation du capital financier, nous sommes par ailleurs placés face au cynisme de personnes qui se comportent à l'égal de Trump. À l'annonce du nombre de personnes qui vivent actuellement sous le seuil de pauvreté aux USA, ce dernier se contente de rétorquer : *"ils n'ont qu'à faire comme moi"...* À la suite des écrits de Pierre Bourdieu nous ne pouvons plus aujourd'hui ignorer tout ce poids de la violence symbolique : celle-ci amène à considérer un état de fait comme une situation inéluctable. Dans cette optique l'inégalité est une réalité à admettre une fois pour toutes, sans prétention de changement (*"des pauvres il y en aura toujours"; "s'ils sont ainsi, c'est qu'ils sont paresseux"*). Or l'actualité dans l'ensemble des régions du monde nous révèle que l'étalement de la richesse n'a d'égal que l'insolence du dénigrement pratiqué à l'égard de celles et ceux qui restent au bord du chemin.

Au-delà de l'indignation et de l'impératif de résistance, il y a des distinctions à opérer entre les médiations qui permettent de construire une société. Celle-ci ne se résume pas à un agrégat d'individus; elle comporte différents niveaux d'implication et de relation entre les domaines économique, social et culturel. Aujourd'hui nous sommes invités à lutter pour réencastrer l'économique dans le social, pour envisager les différentes dimensions de l'éducation et de la culture, que nous vivions en Wallonie et à Bruxelles, comme en Flandres et Communauté germanophone, ou ailleurs en Europe et dans les autres continents.

---

<sup>1</sup> Cette utilisation n'est pas l'apanage de l'extrême-droite fascisante. On trouve cette rhétorique dans différents groupes de la droite politique, de De Wever à Viktor Orban ou de Pepe Grillo à Trump : j'ose ce raccourci en notant qu'une analyse plus fine de la rhétorique de différents leaders met d'autres traits en évidence.

Dans son introduction à l'ouvrage de Norbert Elias, *Humana conditio*, l'historien allemand Falk Bretschneider, enseignant à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales émet ces réflexions non anodines par les temps que nous vivons : « *Le rêve d'une société mondiale régie par la tolérance et la soumission volontaire de tous les pays de la Terre aux mêmes règles établies ensemble et garanties par des institutions communes reste une utopie forte* ». <sup>1</sup>

Né en Allemagne de l'Est, l'auteur reconnaît toutefois que la confiance à des règles fixées en commun est un idéal fragile et constamment menacé : seul un travail de longue haleine peut garantir une capacité pour des humains d'agir ensemble et de dépasser le recours à la violence. Oui, la démocratie reste une tâche, quelle que soit la région du monde où nous vivons, et les gens du Nord n'ont à ce propos aucune leçon à donner aux gens du Sud : simplement garder des engagements de vigilance, de projets et d'opérations qui donnent la possibilité d'espérer et de garantir le vivre ensemble. <sup>2</sup>

L'opération n'est certes pas gagnée sur le long terme; elle est en tout cas une étape indispensable par rapport au dépassement de la violence. En témoigne le discours de Richard Von Weizsäcker, président de la RFA à l'époque; celui-ci déclarait le même jour que Norbert Elias : « *Le 8 mai a été un jour de libération. Ce jour nous a tous libérés du système de la tyrannie national-socialiste édifiée sur le mépris de l'homme* ». <sup>3</sup> Ce discours n'est pas anodin : il exprime l'indispensable travail de mémoire pour permettre de construire un avenir. Celui-ci ne peut se construire sur un déni de réalité, sur l'illusion d'une grandeur perdue ou sur l'oubli des atrocités commises.

À une échelle plus réduite, la mise en place de procédures plus rigoureuses, de mesures plus égalitaires ne peut se faire dans l'occultation pure et simple des erreurs commises ou l'effacement de délits réels commis dans l'exercice de fonctions publiques. Les actions projetées ne peuvent être équitables et efficaces que si elles s'appuient sur une vision large et rigoureuse des

---

<sup>1</sup> Norbert ELIAS, *Humana Conditio*, Audiographie, Editions EHESS, 2016, p. 28. Le sociologue allemand Norbert Elias a dû s'exiler en Angleterre et a prononcé le 8 mai 1985 à l'université de Bielefeld, une conférence à l'occasion des 40 ans de la fin de la Seconde Guerre Mondiale. L'ouvrage reprend un texte plus dense qui constitue en quelque sorte son testament spirituel (il est décédé en 1990).

<sup>2</sup> Je renvoie à nouveau à l'ouvrage d'Alain TOURAINE paru il y a vingt ans déjà, *Pourrons-nous vivre ensemble ? Egaux et différents*. Paris, Fayard, 1997

<sup>3</sup> N. ELIAS, op.cit., p. 31

régimes d'action publique : elles nécessitent également de comparer des espaces similaires sans trop globaliser les analyses menées. En Allemagne, qu'y a-t-il de commun entre l'opulente Bavière et le Brandebourg ou d'autres territoires issus de l'ancienne RDA ? En Flandres qu'y a-t-il de commun entre les sous-régions de Gent ou Antwerpen et le Limbourg ? En Wallonie, entre le Brabant Wallon et le Borinage ? Ceci, non pour jeter le discrédit sur telle ou telle zone géographique, mais afin d'affiner les approches et les perspectives, tout en évitant la création de systèmes opaques comme l'ont notamment mis en exergue les affaires Publifin et Publipart.<sup>1</sup>

Reconnaissons qu'une difficulté majeure du politique consiste dans l'ajustement des temporalités : les rythmes qui concernent les bouleversements technologiques, les adaptations requises de la part des usagers, les apprentissages individuels par rapport aux modifications organisationnelles, enfin les changements institutionnels ne sont pas identiques. Or le temps de la décision politique exige logiquement de s'inscrire dans la durée et non de se modifier en fonction d'un type de leadership au pouvoir à un moment précis. Il y a eu des exemples réussis de pacte dans le passé, tel celui qui a permis de mettre en place le système de sécurité sociale que nous connaissons dans nos pays. Le Pacte d'Excellence pourrait être un instrument de mouvement pour plus d'égalité s'il n'est pas réduit à un simple commun dénominateur qui gomme les divergences et n'exprime pas une vision cohérente du changement global dans un domaine clé.<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Voir en particulier *La comparaison de politiques publiques infranationales : méthodes et pratiques*. Revue Internationale de Politique Comparée. Vol.19 2012/2 Suite à l'invitation de la coordination européenne JECI-MIEC en 1998, il m'avait été demandé d'exposer la question de la richesse et de la pauvreté en Belgique fédérale. Jos. L. PIRSON, *Is Belgium a rich country? A comparison between the Belgian regions and areas at different levels (Education, Healthcare, Economics, Culture...)* European Colloquium on Poverty, Leuven, 13-15 April 1998.

Une vision affinée au plan de la comparaison entre régions doit en effet recourir à plusieurs indicateurs : notamment celui du degré de concentration de ressources à disposition d'une collectivité territoriale (infrastructures de services et de transport, moyens de production, hôpitaux, établissements d'enseignement, centres de recherche). À côté des différences entre régions, il convient également de prendre en compte les disparités infrarégionales (dans la même sous-région, pour reprendre un exemple sans doute trop simple, on ne vit pas dans des conditions égales à Clabecq ou à Lasne).

<sup>2</sup> Au plan d'une expertise en vue de l'efficience et de l'efficacité au cœur de systèmes démocratiques, sans chauvinisme, il me paraît important de citer ici dans les études prospectives à plusieurs niveaux, les travaux de l'Institut Jules Destrée,

L'implication de femmes et d'hommes en tant que citoyens comporte différents niveaux et plusieurs étapes : elle ne passe pas simplement par la consultation populaire ou des manifestations de grande envergure. Elle passe d'abord par l'enracinement de l'action publique dans un ensemble d'opérations locales qui mobilisent les différentes expertises.

## **2. *Faites-nous rêver ?*** ***Patience et impatience du politique***

La démocratie est par ailleurs un système de coopération conflictuelle : elle repose sur la capacité de groupes différents de proposer une vision commune. Avec mon ami Michel Damar nous pensons qu'une vision progressiste pour aujourd'hui comporte au moins trois axes sur lesquels je pourrai revenir dans une livraison ultérieure : la lutte contre les inégalités sociales, le développement durable et un autre mode de gouvernance dans laquelle les citoyens sont impliqués et plus simplement consultés. Ce triple objectif ne peut être rencontré de la même manière et au même rythme à toutes les échelles : il y a des distinctions à opérer entre l'échelon local, supralocal et régional. Pour reprendre l'échelle d'un pays comme la France, les expériences d'autogestion de Vandoncourt dans le Jura (depuis 1970), de ville en transition à Ungersheim dans le Haut-Rhin, ou de Loos-en Gohelle dans le Pas-de-Calais ne peuvent être appliquées de manière directe dans des contextes spatiaux de plus grande étendue ou à plus forte population.

Des villes comme Freiburg ou Copenhague ont cependant mis en place un système de concertation avec les habitants et d'implication des citoyens dans de solides projets de ville qui conjuguent les dimensions sociale et écologique. À Freiburg, la municipalité a mis en place une politique de mobilité douce, de recours aux énergies renouvelables, de lutte contre les gaspillages : les différentes communautés religieuses (chrétiennes et autres) ont été impliquées dans la mise en place de mesures locales.

Dans les communes déjà citées, mais également d'autres dans différents États, des espaces de médiations existent : ces relais organisés (comités de quartier, instances d'évaluation, de concertation) permettent de construire

---

sous la direction de Philippe DESTATTE. Dans une conférence au Conseil Économique, Social et Environnemental de la nouvelle Région de Bourgogne-Franche Comté, ce dernier mettait notamment en évidence, en janvier 2016, l'importance d'un croisement entre les approches des différentes parties prenantes, ainsi que d'une interrogation collective sur les trajectoires et les enjeux.

du lien social et de la relation entre la construction (le "*decision making*") et la prise de décision (le "*decision taking*"). La définition des villes et villages en transition comme Ungersheim exige toutefois de relier les expériences et les domaines (l'économie, la mobilité, l'habitat, la culture et l'éducation).

Des exemples peuvent être cités : je propose de les aborder à partir de la redéfinition de l'économie, de l'éducation, de la culture et du dialogue entre convictions.

### **3. Une société à plusieurs vitesses ? Retrouver les liens aux territoires**

La définition classique de l'économie comme activité de production, de consommation et d'échange de biens et de services mérite d'être réexaminée dans le lien aux territoires, aux circuits de production et aux formes d'échanges en reliant l'économique aux dimensions sociales et culturelles : c'est la capacité de relier ces dimensions qui permet de donner corps et sens à l'action.<sup>1</sup>

L'intérêt d'une coopérative comme *Paysans Artisans* à Floreffe et dans la sous-région namuroise est certes de relier dans une perspective citoyenne les dimensions de production et de consommation : il réside avant tout dans la capacité de mettre en place des collectifs qui repensent le rapport à la production, à la qualité de vie, au type de développement. *L'Université Populaire* mise en place en 2015 a rassemblé une quarantaine de participants sur la thématique du rapport au territoire et au bien foncier en vue d'une production agricole maîtrisée. La session 2016 a pour objectifs de repenser le rapport aux circuits de distribution (circuits courts, grande distribution...). Les deux tiers de participants ont moins de trente-cinq ans. *Paysans Artisans* insiste, rappelons-le, sur la dimension essentielle de production d'un savoir collectif : celle-ci passe au sein des comités réguliers de rencontre entre producteurs, bénévoles, coopérateurs. Les séances de formation débutent par un temps collectif de préparation.

---

<sup>1</sup> À ce propos on peut se référer aux travaux et exposés de Luc MARÉCHAL, Inspecteur Général à la Région Wallonne (Aménagement du Territoire). Il a largement mis en évidence l'importance du lien aux territoires et des politiques qui sont menées ainsi que les éléments de mal gouvernance qui nécessite de profonds changements de mentalités et de structures.

Au plan du rapport à la connaissance, ce mode de fonctionnement est intéressant par rapport à la préoccupation d'un enseignement et de la formation tout au long de la vie : la production collective de savoirs relève de l'éducation permanente ou populaire, pour user de la terminologie française. L'invitation d'experts universitaires relève d'un autre mode de relations que l'écoute de la bonne parole de « ceux qui savent » : la préparation individuelle et collective des débats, le travail de synthèse après les débats, relèvent d'un autre mode de rapports sociaux que la sujétion aux experts, universitaires ou non. L'école que nous connaissons est l'héritière du XIX<sup>e</sup> siècle industriel : sa forme a peu ou pas changé depuis plus d'un siècle. Or, la plupart du temps nous assistons à une séparation stricte entre l'enseignement, la formation et l'éducation permanente. Dans les préoccupations de la coopérative existent précisément des projets de réflexion pour sortir l'école d'un modèle formaté. Des expériences locales (l'école communale de Buzet, les réflexions menées par des enseignants chercheurs et le mouvement "*Une tout autre Ecole*" attestent de la possible fécondité des expériences collectées et des analyses menées. Nous sommes une fois de plus dans la tâche et non dans le pur engrangement de données externes.

Nous ne pouvons pas éluder la question du rapport à l'habitat et à la mobilité. Celle-ci se pose certes en termes différents à l'intérieur d'une métropole comme Bruxelles ou dans des villes comme Liège et Charleroi, ou encore des communes comme Thuin ou Libramont.<sup>1</sup> Elle est toutefois un enjeu capital pour le devenir des populations et la capacité de construire une vie citoyenne. Il y a quelques années un collectif d'universitaires des universités francophones a publié un manifeste argumenté sur le transport par rail en Wallonie. Pour reprendre leurs termes, « *le réseau ferré en Wallonie s'apparentera bientôt à un train touristique reliant deux gares Calatrava (Liège et Mons) plutôt que d'assurer à chacun le droit à la mobilité...* ».<sup>2</sup> Or la problématique de la mobilité mérite d'être posée en termes d'usages communs et de capacités de se déplacer, que l'on habite Auderghem, Beaumont, Thimister, Bièvre ou Musson. Cependant des solutions existent : en

---

<sup>1</sup> À ce propos il est également important de mentionner les travaux du SEGEFA (Service d'Études de Géographie Économique Fondamentale et Appliquée) de l'Université de Liège, sous la direction de Guenaël DEVILLET. Le service effectue notamment l'analyse de la concentration de services et la transition écologique dans des cités européennes mais également d'Amérique Latine (Argentine notamment).

<sup>2</sup> Voir *Le réseau ferré en Wallonie*, La Libre, 8 et 9 décembre 2012.

témoignent les exemples de villes comme Lyon, Dijon, Strasbourg ou Bordeaux en France ou des villes et villages déjà cités.

#### **4. Et Dieu dans tout ça ? Réapprofondir le lien interconvictionnel**

L'irruption de la question convictionnelle religieuse peut paraître artificiel dans le contexte d'une réflexion sur la société contemporaine qui se prétend démocratique. Elle n'est pas saugrenue si nous prenons la précaution de reconnaître l'apport incontestable de la philosophie des Lumières : celui de la désacralisation du pouvoir (il n'y a aucun pouvoir de droit divin) et du refus de voir la sphère religieuse accaparer à nouveau la société civile et la gestion du politique. Cette question n'est pas par ailleurs propre à la société occidentale : le dominicain camerounais Eloi Messi Metogo a bien mis en évidence depuis plus de vingt ans l'illusion d'une représentation de la société africaine comme un ensemble compact et quasi naturellement religieux.<sup>1</sup> Ici et là il faut reconnaître la pluralité et la nécessité d'un travail de longue haleine et d'un réel dialogue interculturel afin de clarifier des pré-supposés et risquer de nouvelles pistes d'action.

Ici je voudrais lancer un hommage à des personnalités disparues qui m'ont appris à échanger de manière libre autour de textes évangéliques et humanistes : en Wallonie je pense notamment à Roger Lallemand, à Jacques Yerna ou à l'écrivain Jean-Claude Pirotte, mais aussi dans le monde catholique à Jacques Vallery et Pierre de Locht.

Je voudrais également recommander le dernier ouvrage d'Abdenour Bidar, « *Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ?* »<sup>2</sup> L'auteur nous montre que c'est grâce à la vie de société que se construit la dignité humaine : nous ne sommes pas des monades, des individus qui contiendrons en nous-mêmes la source et le principe de toutes nos actions. Nous sommes reliés par une histoire, une tradition faite à la fois de violences et de pacification.

La capacité de réenchantement ne peut en effet se bâtir sur des illusions ou une conviction de suprématie : elle est amenée à se nourrir du travail pa-

---

<sup>1</sup> E. MESSI METOGO, *Essai sur l'indifférence religieuse et l'incroyance en Afrique noire*, Karthala, 2013

<sup>2</sup> A. BIDAR, *Quelles valeurs partager et transmettre aujourd'hui ?* Paris, Albin Michel, 2016

tient d'éducation, de discussion, d'échanges. La journaliste et rabbin juive libérale Delphine Horvilleur ou le philosophe laïque Jean-Marc Ferry témoignent également de ce souci commun.<sup>1</sup> L'un et l'autre proposent un chemin réciproque entre la raison politique, qui se déploie dans l'espace public et les convictions qui se déploient dans l'espace privé. Les convictions doivent pouvoir s'échanger sans que l'une prédomine au nom d'une tradition, quelle qu'elle soit. Il existe bien un espace éthique commun à fréquenter : celui de l'engagement au service des privilèges de quelques-uns ou de l'émancipation du plus grand nombre. À Voltaire qui affirmait qu'il était « *à propos que le peuple soit guidé, non qu'il soit instruit* », j'ai toujours préféré Condorcet et son projet d'éducation large de toute la population.

Ce débat ne se déroule pas entre références clivées religieuses ou laïques, mais bien entre plusieurs conceptions du monde : il paraît fécond qu'existent des espaces publics autonomes dans lesquels les utopies différentes peuvent entrer en dialogue et ne pas occulter les ressources des uns et des autres.

Le concept de réenchantement du monde se révèle ambigu, dans la mesure où il pourrait aider à maintenir l'illusion d'un âge d'or perdu, ou la reconstruction d'un ordre ancien préférable à la situation vécue. Or, comme l'énonce le philosophe Jean-Michel Longneaux, c'est cette vie qu'il nous faut habiter, il n'y en a pas d'autre à rêver ! Les enjeux sont ici présents et exigent d'apporter des réponses appropriées. L'utopie n'est pas la plongée dans un monde irréel ; elle correspond au déploiement de la raison large et de projets à plus long terme. Ceux-ci requièrent des programmes précis, des conditions de réalisation et des échéanciers pour passer de l'utopie aux projets. Le débat entre convictions est possible si elles acceptent de se laisser interroger à l'aune de la raison large à partir des questions déjà énoncées par Kant : « que dois-je faire (registre éthique) ? », « que m'est-il permis d'espérer (registre symbolique) ? »

Joseph PIRSON

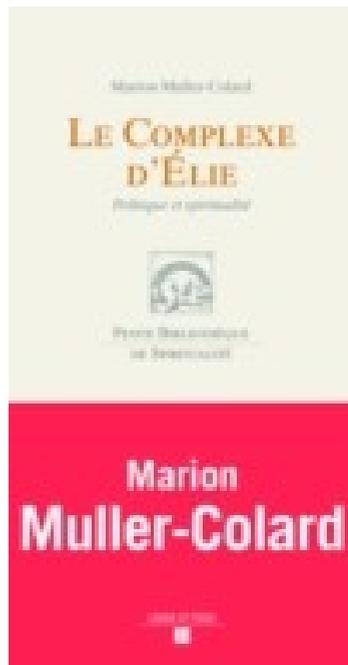
---

<sup>1</sup> J.M. FERRY, *La Raison et la Foi*, Paris, Agora, 2016. Jean-Marc FERRY a été enseignant à Paris, Nantes et à Bruxelles (sciences politiques et philosophie à l'ULB)

# CROIRE AUJOURD'HUI

LUS AVANT VOUS

## ***Le Complexe d'Élie : politique et spiritualité***<sup>1</sup>



Nous sommes gardiens de la libre circulation de paroles vraies qui disent notre expérience singulière de ce qui nous dépasse.

Chacun de nous, "s'il a des oreilles pour entendre", reçoit en plein coeur ce secret d'amour d'un Dieu qui cherche à se faire connaître, qui, pour nous partager sa vie, n'a rien trouvé de mieux que de se livrer entre nos mains comme un nouveau-né qui n'a rien, ne sait rien, ne peut rien sans notre oui. À nous la responsabilité d'inventer avec lui l'avenir qu'il donne à l'humanité. Lui, la Vie, veut se faire Vie de notre vie, parole faite chair en Jésus de Nazareth. Une parole inouïe et inoubliable, miraculeusement parvenue jusqu'à nous. Parole d'autant plus vraie que religieusement incorrecte, en contradiction frontale avec les représentations que les pouvoirs institués en

<sup>1</sup> par Marion MULLER-COLARD, éditions Labor et Fides 2016, 176 pages, 16 €.

ont fait pour légitimer leur hégémonie (c'est le critère d'authenticité d'un texte biblique que les exégètes appellent la *lectio difficilior* ou *critère d'embaras*, « si ce texte totalement subversif avec l'esprit de l'époque a été gardé, c'est que ça doit être sacrament vrai » (p. 105)

Voilà qui donne le ton du livre de Marion Muller-Colard : après *l'Autre Dieu* (ou *le courage d'être*), voici *Le complexe d'Elie* (ou *le courage d'être avec*). Nous sommes responsables devant Dieu du monde dans lequel nous sommes placés et des hommes au milieu desquels nous vivons, un monde sécularisé, d'où Dieu s'est effacé ; pour le dire avec Dietrich Bonhoeffer : « Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu ».

Être chez soi, pour les humains, c'est "être avec" : « Je me sens chez moi partout où un "chez nous" est possible. » (p. 35)

C'est la leçon que Marion Muller-Colard a apprise en accompagnant un atelier d'écriture d'une ZEP de sa région sur le thème : "C'est où chez moi ?" et c'est encore la même réponse qu'elle donnera suite à la rencontre avec un *homo politicus* en la personne de Jo Spiegler, maire d'une ville française ayant quitté toute attache partisane et fervent défenseur d'une véritable démocratie participative. Marion Muller-Colard se demande comment investir la dimension politique de nos vies, inséparable de la dimension spirituelle (selon Jacques Ellul qu'elle cite en post-exergue du livre).

Il s'agit pour elle de « *gravir le versant politique de Dieu* » (p. 112) et pour Jo Spiegler, de faire émerger le désir politique chez chaque citoyen. Mettre au point une ingénierie de la démocratie, voilà le projet pour lequel il a fait appel à l'auteur de *l'Autre Dieu*, livre qui l'a ému profondément (il en pleure au téléphone). Il a mesuré le vide du pouvoir politique tel qu'il l'a exercé au cours de sa brillante carrière, il veut « *donner une place à la transcendance dans la politique* ». L'urgence d'absolu de l'*homo politicus* rejoint chez l'auteur du *Complexe d'Elie* le besoin de croire en les autres, d'oser quitter le *nid d'aigle* où elle, son mari et leurs deux fils ont rêvé de se mettre à l'abri – de qui ? de quoi ? – peut-être de la menace d'*intranquillité* que représente toute rencontre avec autrui (cfr. la recension du livre du même auteur – *Intranquillité* – dans notre bulletin de décembre 2016, p. 31)

C'est vers ces autres que Dieu envoie les prophètes – et ne le sommes-nous pas tous de par notre baptême de feu et d'esprit ? – et leur réponse spontanée, comme souvent la nôtre, est de ne pas vouloir y aller.

Être envoyée vers un monde qui a besoin de prophètes et pourtant les lapide, voilà la lecture personnelle que Marion Muller-Colard fait des récits

bibliques de vocation de prophète (Isaïe, Jérémie...) à la lumière de sa propre expérience.

Elle fait partie de cette génération, témoin de la défaite de l'idéalisme de ses parents, qui prend courageusement le risque de s'exposer au regard d'un monde d'où Dieu s'est totalement effacé, pour lui dire une parole inouïe, une parole plus forte que la conscience aiguë qu'ils ont de leur insuffisance.

*Mon « complexe d'Elie est double. Je ne suis pas meilleure que mes pères : l'histoire a épuisé toutes les combines et j'en sais trop pour penser avoir une idée de génie à laquelle personne n'aurait songé jusqu'à présent. Mais aussi : je n'ai plus les moyens d'être heureuse comme mes pères, ces bienheureux qui croyaient en l'inédite progression du bonheur. » (p. 60)*

*« Celui qui ne veut pas y aller se fait retourner comme une crêpe par Dieu lui-même, c'est-à-dire par une parole plus forte que lui. »*

C'est aussi le cas de Jo Spiegler. Son projet de démocratie participative, "L'Agora" libère un désir profond, enfantin, un espoir hypotrophié par manque d'espace, un espoir, non pas en la vie – trop abstrait –, ni même en Dieu – trop subjectif –, mais en "les autres". Il s'agit de conjuguer trois attitudes, l'indignation, le rêve et la gestion de la réalité ; d'intégrer l'échec comme une étape sur le chemin de l'épreuve démocratique ; faute de quoi il ne reste, pour survivre dans le monde de la post-vérité, que le divertissement : *homo festivus* qui n'a plus rien à célébrer que la consommation pour remplir le vide de son existence.

*« C'est là que Jo et moi nous rencontrons : lui venant des terres politiques, moi venant de l'éther de la méditation et de l'ivresse du grand air.*

*Il se dit que la dimension politique de sa vie a besoin de transcendance. Je me dis que la dimension spirituelle de ma vie a besoin de politique. Nous nous disons qu'il faut prendre nos complexes d'Élie à bras le corps et essayer, encore, autrement. »*

Renoncer au rêve de l'inédite progression du bonheur par le progrès infini de la technique (faire mieux que ses pères) mais, ensemble, faire naître la démocratie, en éveillant le "JE" des citoyens (travail de l'*homo politicus* nouvelle version qui rêve de faire de ses électeurs des "Agoracteurs"), éveiller la dimension altruiste de la vie spirituelle (travail du pasteur qu'est MMC) en d'autres mots : mettre l'Évangile au monde, tâche à recommencer avec chaque génération en associant démocratie et spiritualité. Mettre entre parenthèses leur désir de convaincre et de séduire pour exposer leur pauvreté en faisant confiance à la présence de Dieu caché en l'autre que

leur seule parole va éveiller au meilleur de lui-même : « *C'est cela la transcendance : cette conscience d'être traversé par autre que soi. La transcendance horizontale – la vraie rencontre avec les autres – découle naturellement de la transcendance verticale – la vraie rencontre avec le Tout-Autre si de Lui je reçois le pardon, l'amour, la patience, fort est à parier que mon désir me portera à partager ces trésors.* » (p. 145)

La découverte de MMC est que Jésus est Le Sujet par excellence, qui éveille dans son sillage d'autres "je" dont l'émergence met en insécurité le collectif. Ce dernier – version Église-institution ou version politique – se défend en nous infantilisant par la peur, le besoin de sécurité et de certitudes.

Le vrai défi pour Jo Spiegler comme pour Marion Muller-Colard est d'articuler le "je" et le "nous", passage à refaire, encore et encore, entre le sujet-roi qui ne connaît d'autre aspiration que celle de son développement personnel, et le "on" réducteur et étouffant du commun, passage à refaire dans les deux sens.

En conclusion je dirais que Marion Muller-Colard et Jo Spiegler sont des *militants existentiels qui s'engagent* malgré l'inconfort que cette démarche implique, à réinscrire le politique dans l'histoire pleine de risque de la démocratie : « *le pire système de gouvernement... à l'exception de tous les autres* »

Gerda HILGERS



## Un Grand Cru !

En prenant de l'âge, un vin s'aigrit ou bonifie. Vinaigre ou boisson suave qui réjouit le cœur de l'homme (Ps 103) ?

Pour le livre de Joseph Moingt<sup>1</sup>, il conviendrait de parler d'un nectar de tout premier choix.

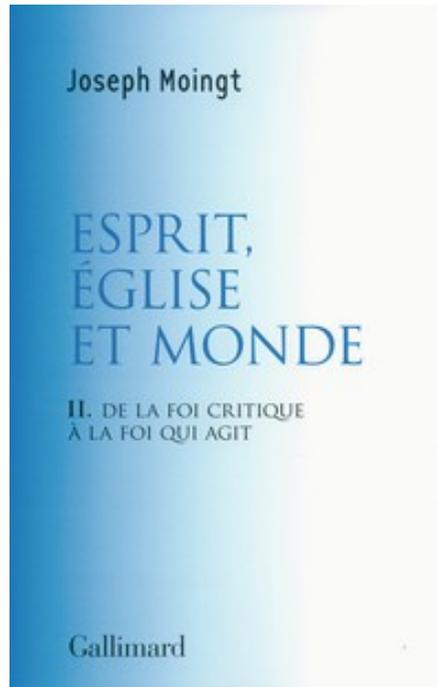
L'auteur est né le 19 novembre 1915 ! Un théologien centenaire ! Une théologie dense, d'une densité comparable à un vin de grande qualité, qui ne peut que réjouir le cœur du croyant... en recherche !

Le grand mérite de Joseph Moingt est d'inviter les chrétiens à oser exprimer leur foi de manière intelligible et intelligente pour fonder leur manière de vivre dans le monde. Tout est contenu dans le sous-titre : De la foi critique à la foi qui agit. Une démarche audacieuse qui invite à un décryptage de *La vie de la foi dans le temps de l'Église*. C'est le premier parcours qui nous est proposé. Un deuxième parcours s'intéresse à *L'agir chrétien dans le monde présent*.

Vouloir résumer l'œuvre relève de la quadrature du cercle. Il vaut mieux choisir itinéraire et étapes pour approcher la pensée de Joseph Moingt. En effet, lire son œuvre en une seule étape, de la première à la cinq cent vingtième page est une épreuve de longue haleine. Il faut choisir, picorer, s'arrêter, respirer, reprendre.

C'est donc une lecture de « morceaux choisis » qui vous est présentée ici, choisis dans la mesure où ils peuvent venir donner sens, redonner sens, voire dénoncer certaines des conceptions courantes ou pratiques religieuses qui balisent la vie chrétienne aujourd'hui.

\*\*\*



<sup>1</sup> Joseph MOINGT, *Esprit, Église et monde. De la foi critique à la foi qui agit*, Gallimard, 2016

Dans le premier parcours qui s'intéresse à *La vie de la foi dans le temps de l'Église*, JM s'arrête aux quatre caractères essentiels qui permettent de cerner l'identité chrétienne : baptisés dans l'Esprit, engendrés par l'Évangile, Nourris du même pain, Pour former un seul corps.

En se replongeant dans les textes d'origine, on perçoit assez vite que Jésus n'a jamais cherché à fonder une nouvelle religion. Il n'a créé aucun rite, ni baptismal, ni eucharistique consécatoire. Il n'a « ordonné » personne, il n'a pas créé une hiérarchie en conférant un pouvoir spirituel et cultuel à des clercs qui seraient chargés de dispenser des moyens de salut aux membres du peuple, les laïcs.

Dans les évangiles, quand Jésus parle du baptême, il le fait au sujet de sa mort. Pour lui, être baptisé, c'est donner sa vie. L'invitation à baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit, que l'on trouve à la fin de l'évangile de Matthieu, est une conclusion théologique qui ne figure nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, et certainement pas dans la bouche de Jésus.

Et lorsque Jean le Baptiste dit : « *Moi je baptise dans l'eau, mais lui vous baptisera avec l'Esprit Saint* » (Mc 1,8), il veut clairement signifier que le baptême, pour Jésus, consiste à se mettre à sa suite. Ce n'est pas un rite à l'efficacité réelle ou virtuelle.

On est situé dans l'ordre de l'acquiescement, du oui, de l'engagement personnel du converti à suivre l'enseignement évangélique. Être baptisé, c'est choisir de se laisser inspirer par l'esprit de Jésus dans toute sa vie. Il s'agit d'accepter de se mettre en route dans la nouveauté de l'Évangile qui se définit comme « *une loi de liberté où l'on passe du critère de la Loi à celui de l'amour* » (1 Jn 3,23), *un passage du temps des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie* » (1 Jn 2,7-8). C'est aussi une « *loi de fraternité et d'égalité* ». Le point de mire de la révélation du Christ, c'est la fraternité universelle, au-delà de toute religion (p. 108).

À propos du baptême du nouveau-né, JM parle d'avatar « *puisque'il réussit à éliminer toute subjectivité et à faire dépendre son efficacité de la seule objectivité de son dispositif, des paroles et des gestes qui constituent le sacrement en tant qu'appareil de production* » (p. 58). En effet, le baptême à la naissance évacue l'acte de conversion personnelle.

Jésus n'a pas créé de rite eucharistique consécatoire !

La « *fraction du pain* » veut marquer la volonté des disciples de communier au don de la vie du Christ pour s'en inspirer dans leur propre vie. Cette volonté se concrétise dans le partage d'un repas, attitude fondamentale pour

marquer la fraternité ou l'amitié. D'où le mot "copain", cum pane, celui avec qui on partage le pain !

L'Eucharistie est le geste fort qui veut marquer la vérité du Royaume : « ... au I<sup>er</sup> siècle, bien avant l'implantation d'un ministère sacerdotal, une communauté chrétienne n'est pas concevable sans la pratique de l'eucharistie, et le critère de vérité de cette pratique est l'unité fraternelle de ses membres. Il en est ainsi parce qu'elle n'est pas imposée par une autorité religieuse ni par un texte sacré, mais par le testament de Jésus colporté de bouche à oreille : mettez-vous et restez ensemble, vous qui croyez en moi, quelle que soit votre origine ou votre condition [...]. L'eucharistie n'est pas l'injonction d'un culte dû à Dieu, c'est un message de réconciliation et de fraternité universelles qui fait et proclame la vérité du Royaume que Jésus annonçait, dans lequel il nous précède et auquel il nous attire. » (p. 128)

Ainsi, la Cène nous rappelle les nombreux repas partagés par Jésus avec ses amis, attitude qui lui valut d'être réputé « glouton » (Mt 11,19) mais qui voulait surtout signifier la préférence de Dieu pour la miséricorde plutôt que les sacrifices. Un Dieu affamé d'humanité !

« Tel est le sens de l'eucharistie, désacralisé mais devenu plus spirituel en étant humanisé. » (p. 134)

Cette désacralisation ne fait pas l'impasse sur une volonté sacrificielle du Christ, puisque celle-ci n'a jamais existé. En effet, « Nombre de chrétiens, s'instruisant auprès des savants biblistes apprennent que Jésus n'avait jamais pensé que sa mission était de mourir en victime expiatoire des péchés des hommes, mais de témoigner de l'amour et du pardon de Dieu ; qu'il n'avait jamais commencé à annoncer sa mort qu'après avoir compris jusqu'où irait l'hostilité des gardiens du temple à son égard, qu'il ne s'y était pas dérobé, mais n'avait pas cherché à lui donner une valeur sacrificielle, alors même qu'il ne comprenait plus le dessein de Dieu sur lui ; qu'il n'avait jamais pourtant douté que Dieu l'arracherait à la mort pour qu'il ouvre les portes du royaume à ceux qui auraient cru à sa mission. » (p. 131-132)

Si Paul, les apôtres et les évangélistes ont interprété la mort de Jésus dans un sens rédempteur et sacrificiel, c'est qu'ils réfléchissent dans une « perspective patriarcale » (p. 388) où le culte judaïque et les religions anciennes ne cessent de proclamer la valeur du sacrifice : « Toute offense exige réparation, car la société s'effondre si l'autorité établie n'y est pas respectée ; Jésus a donc accepté, librement, de payer notre dette envers Dieu qui l'a envoyé nous en libérer. » (p. 374)

Quant à la distinction clergé-laïcat, JM souligne le fait qu'aux premiers siècles, il n'y a pas d'ordination de prêtres : « *Le Nouveau Testament ne connaît qu'un seul sacerdoce, commun à tous les chrétiens, qui a été l'unique base de la vie de l'Église dans les deux premiers siècles de son existence, et qu'un sacerdoce consacré au culte a été institué au IIIe siècle dans l'oubli complet du sacerdoce commun à tous les baptisés, à qui le nouveau venu a coupé la parole et supprimé toute activité. Il s'est ensuivi un grave déséquilibre dans la vie de l'Église, auquel l'Esprit Saint a suppléé en continuant à inspirer un esprit contestataire, mais qui a du mal à se faire entendre sans être accusé de rébellion.* » (p. 220)

\*\*\*

Dans le second parcours, intitulé « *L'agir chrétien dans le monde présent ou l'annonce de l'Évangile* », JM tente de définir un témoignage de l'Évangile au service du monde.

Il invite à faire référence à plus compétent que lui dans les différents domaines de la vie sociale (p. 429) en préférant se centrer sur la forme d'Église à mettre en chantier pour une annonce de l'Évangile ajustée au monde d'aujourd'hui : « *En quoi la vie sociale des chrétiens en Église détermine-t-elle leur appartenance à la société humaine ; ce sera le seul aspect de l'agir chrétien dans le monde que j'aborderai.* » (p. 460)

JM commence par un plaidoyer pour l'autonomie des communautés dans la prise en charge de l'évangélisation de leur milieu de vie : « *Quand apparaîtront (au IIIe siècle) des fonctions intégrées à une hiérarchie et réservée à des ministres ordonnés, elles feront valoir leur légitimité en montrant qu'elles découlent de la même filière apostolique où elles étaient exercées, au 'commencement' : -- l'autorité épiscopale, par le maître ou (assez souvent) la maîtresse de maison qui recevait chez lui ou chez elle la petite communauté chrétienne, -- la fonction ministérielle, par un 'ancien' ou une 'diaconesse' délégué(e) à cet office par sa communauté (parfois au moyen d'une imposition des mains qui signifiait à l'origine une délégation d'autorité et non un pouvoir sacré). Telle est la raison fondamentale – au sens où elle touche au fondement même de leur autorité apostolique – qui oblige les évêques et les prêtres de notre temps à reconnaître le droit des communautés chrétiennes qui le désirent de pourvoir par elles-mêmes à l'évangélisation du lieu où elles sont établies, à la formation des catéchumènes et à leur acheminement vers le baptême. La vraie « autorité » de l'évêque à l'égard d'une communauté à laquelle il doit reconnaître la « sainteté » d'être corps du Christ, c'est de lui fournir toute l'aide possible à l'exercice de sa vocation évangélique.* » (p. 462)

JM insiste sur l'importance de la liberté du chrétien : pour l'efficacité de l'annonce de l'Évangile au monde, les chrétiens « *doivent se présenter à leurs contemporains en personnes parfaitement libres, [...] partir de l'Évangile et non se cantonner dans l'enseignement de l'Église ni de ses rites et préceptes ni de sa constitution. Il importe de ne pas confondre formation à la foi et apprentissage de la religion.* » (p. 459)

JM souligne encore combien il serait salutaire que les petites communautés s'autorisent des expérimentations dans l'accueil de tous les marginaux comme les couples en difficulté, les divorcés, les couples remariés, les familles recomposées, décidant en conséquence de leur ouvrir ou non leurs célébrations eucharistiques.

Il insiste encore sur la légitimité des eucharisties « domestiques » célébrées par de petites communautés, car l'eucharistie rend présent le « *corps du Christ* » que constitue une communauté de disciples unis entre eux comme les membres d'un même corps : « *Ce qui est essentiel à l'idée d'Église corps du Christ, c'est précisément d'être un corps social, dont la socialité ne résulte pas d'un simple découpage territorial, ni seulement d'actes cultuels, mais des liens actifs qui relient ses membres les uns aux autres.* » (p. 465)



Il y a urgence à retrouver la notion de « *corps du Christ* », une communauté unie, sans distinction clergé-laïcat : « *L'Église doit retrouver sa visibilité de corps du Christ qui appartient à son essence et qu'elle manifestait dans ses origines apostoliques par la célébration du repas du Seigneur, et elle doit pour cela cesser de s'exhiber au monde sous la forme divisée, d'une part, d'un corps de ministres semblablement ordonnés et structurellement hiérarchisés et unifiés, et, d'autre part, d'une multitude de gens passifs et muets.* » (p. 465)

À propos de l'autorité dans l'Église, JM souligne combien Jésus a demandé à ses disciples de ne pas se comporter comme des maîtres ou des puissants, mais comme des serviteurs : « *L'Église ne peut annoncer l'Évangile sans se présenter au monde en modèle d'humanité fraternelle, affranchie par Jésus des marques de division et d'inégalité qui défigurent tant de sociétés. Et là se pose le problème de sa 'constitution hiérarchique'.* » (p. 483)

Et JM de conclure par un appel au renouveau qui ne peut venir que de la base de l'Église : « *C'est le peuple entier qui est chargé d'annoncer l'Évangile, d'où dépend la vie de l'Église. Elle doit donc mettre en œuvre le sacerdoce du peuple de Dieu en invitant les laïcs à s'organiser entre eux pour jeter partout à l'entour des semences d'Évangile.* » (p. 512)

\*\*\*

Ceci n'est qu'une approche, un survol d'une œuvre magistrale.

Le lecteur comprendra très vite qu'un tel langage suscite des réactions en sens divers, allant de l'enthousiasme à l'allergie. Allergie de la part de ceux qui se sentent ébranlés dans leur statut de clerc ou dans un certain confort spirituel mis à mal par des questions dérangeantes. Il est vrai que beaucoup de nos balises catholiques traditionnelles sont remises en cause ! Mais n'est-ce pas le chemin pour progresser dans une foi personnelle ? En effet : « *L'invitation à croire commence par le récit d'une histoire du salut à transmettre, dépouillée de son enveloppe mythologique et dogmatique, dans les termes de la vérité de l'histoire de Jésus et de ses apôtres, qui appelle les hommes de notre temps à sortir de la tradition religieuse et sociale dans laquelle ils ont été élevés, à s'ouvrir à une vie nouvelle, reconstruite sur la base du commandement de l'amour des autres dont Dieu avait embrasé son cœur.* » (p. 234)

Si vous êtes sensibles à l'avènement d'un Autre Visage d'Église et de Société, vous serez enthousiasmés par une telle approche ! Une lecture qui demande du temps. Mais n'y a-t-il pas un temps pour tout, comme le dit Qohélet ?

Philippe LIESSE

# DANS L'ÉGLISE DE VATICAN II

## ***Quel avenir pour le christianisme? Deux conditions et quatre défis.***

François a un mérite incontestable : il a remis debout l'Église catholique, dont le moral était tombé au plus profond à cause des crimes de pédophilie qui concernaient des centaines de membres du clergé. Il a également mis en évidence les crimes de la Banque du Vatican, impliquant des monsignori et des gens de la finance italienne. Mais surtout il a donné une autre image à l'Église, non plus celle d'une forteresse fermée pour résister aux "dangers" de la modernité, mais celle d'un hôpital de campagne au service de tous ceux qui sont dans le besoin ou qui sont à la recherche d'un sens à leur vie. Ce pape a inventé l'expression "une Église en sortie" vers les autres et pas tournée vers elle-même, braquée sur elle-même.

Les faits montrent que le christianisme d'aujourd'hui est une religion du Troisième et du Quatrième monde. 25 % des catholiques vivent en Europe, 52 % en Amérique et les autres dans le reste du monde. Cela signifie qu'avec la fin de sa période occidentale, le christianisme devra vivre son rôle mondial avec une présence plus dense dans certaines parties du monde, considérées aujourd'hui comme périphériques.

Ce sens universel, le christianisme ne pourra le trouver qu'à deux conditions. La première, c'est que toutes les églises se comprennent comme le mouvement de Jésus, qu'elles se reconnaissent mutuellement comme porteuses de son message sans qu'aucune ait l'intention de faire valoir une

exclusivité, mais en dialoguant avec les autres religions du monde, en reconnaissant leur valeur en tant que chemins spirituels habités et guidés par l'Esprit. C'est seulement alors qu'il y aura la paix religieuse, une des conditions importantes pour la paix politique. Toutes les églises et toutes les religions doivent être au service de la vie et de la justice pour les pauvres et pour la Grande Pauvre qu'est la Planète Terre, contre laquelle les processus industriels mènent une véritable guerre.

La deuxième condition est que le christianisme relativise ses institutions à caractère occidental et qu'il ait le courage de se réinventer à partir de la vie et de la pratique du Jésus historique avec son message d'un règne de justice et d'amour universel, en ouverture complète à la transcendance. Maintenir sa manière d'être actuelle peut condamner le christianisme à devenir une secte religieuse.

Selon les meilleurs exégètes contemporains, le projet original de Jésus se résume dans le Notre Père. Dans ce qu'ils appellent les deux "faims" de l'être humain : la faim de Dieu et la faim de pain. Le Notre Père souligne l'élan vers le haut. C'est seulement en unissant le Notre Père avec notre pain quotidien que nous pouvons dire "Amen" et nous sentir dans la tradition du Jésus historique. Il a lancé un rêve, le Règne de Dieu, dont l'essence réside dans les deux pôles, dans le Notre Père et dans notre pain quotidien vécus dans l'esprit des béatitudes.

Cela implique pour le christianisme l'audace de se désoccidentaliser, d'abandonner l'esprit machiste et patriarcal, et d'organiser des réseaux de communautés qui s'accueillent réciproquement et sont incarnées dans les cultures locales et constituent ensemble le grand chemin spirituel chrétien, qui s'ajoute aux autres voies spirituelles et religieuses de l'humanité.

Sur base de ces présupposés, ce sont quatre défis fondamentaux qui s'offrent aujourd'hui aux églises et au christianisme.

Le premier consiste à sauver la maison commune et la vie elle-même menacée par la crise écologique généralisée et par le réchauffement climatique. Il n'est pas impossible qu'une catastrophe écologique et sociale puisse détruire la vie d'une grande partie de l'humanité. La question n'est plus ce que sera le christianisme dans l'avenir, mais comment protéger l'avenir de la vie et les capacités biologiques de la Terre Mère. Elle n'a pas besoin de nous. C'est nous qui avons besoin d'elle.

Le deuxième défi est de savoir comment maintenir l'humanité unie. Les niveaux d'accumulation de richesse matérielle dans les mains de quelques-

uns (1 % qui contrôlent la plupart des richesses du monde) peuvent diviser l'humanité en deux parties : ceux qui jouissent de tous les avantages de la science et de la technologie et ceux qui sont condamnés à l'exclusion, sans espérance de vie ou de progrès ou qui se sentent considérés comme des sous-hommes. Il est important de dire que nous n'avons qu'une seule Maison Commune et que nous sommes tous frères et sœurs, fils et filles de Dieu.

Le troisième défi est de promouvoir la culture de la paix. Les guerres, le fondamentalisme politique et l'intolérance, face aux différences culturelles et religieuses, peuvent conduire à des niveaux de violence d'une grande puissance destructrice. Qui peuvent éventuellement dégénérer en guerres meurtrières avec des armes chimiques, biologiques et nucléaires.

Le quatrième défi concerne l'Amérique latine : l'incarnation dans les cultures indigènes et afro-américaines. Après avoir presque exterminé les grandes cultures originaires et avoir réduit en esclavage des millions d'Africains, il faut travailler à les aider à s'en remettre et à sauver leur sagesse ancestrale et à voir leurs religions reconnues comme des formes de communication avec Dieu. Pour la foi chrétienne, le défi est de les encourager à faire la synthèse afin de donner lieu à un christianisme originel, syncrétique, afro-indien-latino-brésilien.

La mission des églises, des religions et des chemins de spiritualité, c'est de nourrir la flamme intérieure de la présence du Sacré et du Divin (qui s'exprime dans des milliers de noms) dans le cœur de chaque personne.

Le christianisme, dans une phase planétaire et unifiée de toute la Terre, deviendra peut-être un vaste réseau de communautés, incarnées dans des cultures différentes, témoignant de la joie de l'Évangile dans ce monde en favorisant une vie juste et fraternelle, en particulier pour les plus marginalisés, jusqu'à son achèvement à la fin de l'histoire.

Aujourd'hui, c'est à nous qu'il incombe de vivre la convivialité entre tous et toutes, symbole d'anticipation d'une humanité réconciliée qui célèbre les bons fruits de la Terre Mère. N'était-ce pas la métaphore de Jésus, quand il parlait du Règne de la vie, de la justice et de l'amour ?

Leonardo BOFF

Source : <https://leonardoboff.wordpress.com/2016/11/30/por-donde-pasa-el-futuro-del-cristianismo/>  
traduction : P. Collet

## **Le droit des femmes à la prêtrise dans l'Église catholique**

*Anne Nègre est avocate et experte à la Conférence des OING au Conseil de l'Europe pour la parité et l'égalité entre hommes et femmes. Elle a organisé l'année dernière un Side Event de deux jours avec la participation du représentant permanent du Vatican, de l'imam de la mosquée principale de Strasbourg, d'un rabbin, d'une religieuse théologienne bouddhiste, d'un prêtre orthodoxe, d'un pasteur protestant, etc, dans laquelle chaque intervenant a expliqué la situation des femmes dans sa religion. La lecture des quelque mille réponses à un questionnaire montre que près de 70% des femmes consultées considéraient inadéquate la situation des femmes dans leur religion.*

*À la deuxième session du Side Event, j'ai pris la parole pour expliquer mon soutien à la prêtrise des femmes au même niveau que les hommes et j'ai parlé de l'expérience de "sacerdoce communautaire" dans notre Communauté de Santo Tomás de Aquino à Madrid.*

*Evaristo Villar, prêtre catholique célibataire, théologien et membre de cette communauté, a accepté de rédiger ce petit texte sur la question. Il y a une dizaine d'années, c'est lui qui a institué chez nous le "sacerdoce communautaire" après avoir consulté notre évêque, celui que nous avions choisi, Pedro Casaldàliga, évêque de São Félix do Araguaia au Brésil, clarétain comme lui.*

*(Hugo Castelli, de Madrid, est l'un des délégués du Réseau Européen Églises et Libertés au Conseil de l'Europe).*

1. Les femmes subissent une discrimination sexiste dans l'Église catholique. Ce n'est pas la conséquence d'une position dogmatique ni même doctrinale, mais d'une tradition juridique qui s'est substituée à la praxis évangélique des disciples de Jésus. C'est une situation anormale et injuste. Cette position de l'Église catholique contraste avec la tendance qui se développe dans la société civile où, franchissant des montagnes de préjugés, on va vers une égalité au moins juridique entre les femmes et les hommes. Cette récupération n'est pas totale et ne se manifeste pas partout, mais au moins en Occident, il existe un progrès imparable vers la reconnaissance et la mise en pratique de l'égalité juridique, sociale et politique des femmes. Il faut surmonter des siècles du patriarcalisme de la société même, mais le processus est irréversible.

2. Entre chrétiens (et c'est ce qui devrait primer dans l'Église catholique) il existe un statut d'ÉGALITÉ, (il vaudrait mieux dire d'ÉQUITÉ, au sens d'une égalité juridique) homme-femme, tel qu'il est défini par Paul dans la Lettre aux Galates 3,28 : " Déjà, il n'y a plus ni juif ni grec; il n'y a plus ni esclave ni personne libre; il n'y a plus l'homme et la femme; car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ". C'est la formulation théologique de ce qui fut la pratique de Jésus de Nazareth qui ne faisait aucune distinction entre les hommes et les femmes, contrairement à la doctrine et à la pratique du judaïsme. La tendresse et la proximité de Jésus se manifeste vis-à-vis des exclus, et en particulier des femmes et des enfants. Et la lettre aux Galates est par ailleurs l'expression théologique et historique de la présence des femmes aux origines du christianisme. La lettre mentionne beaucoup de femmes qui étaient les responsables des communautés et qui présidaient la réunion où on célébrait "la Cène du Seigneur" ou "la Fraction du pain". Leur maison était le siège de la communauté et elles y étaient à la fois les hôtes et les évangélistes. Pour n'en citer que quelques-unes : Dorcas (Ac 9,36), Marie, la mère de Jean-Marc (Ac 12,12), Lydie (Ac 16,14), Priscille (Ac 18,26), les filles de Philippe, qui avaient le "don de prophétie" (Ac 21,8-9). Paul, de son côté, parle de "la femme que prie ou prophétise" (1 Co 11,5; Ac 21, 8-9), Et il en mentionne plusieurs autres qui étaient ses collaboratrices directes : Phœbé, la "diaconesse", Priscille, "la collaboratrice" ; Marie, Tryphène, Tryphose et Persis, "qui s'est donné tant de peine dans le Seigneur"; Junias, l' "apôtre" courageuse; Évodie et Syntyche, "compagnes et collaboratrices" (Rm 16, 2-4.6; 2 Tm 4,19; Ph 4,3). Il y avait aussi des "diaconesses" dans l'Église primitive (Rm 16,1-2; 1 Tm 3,11, etc.)

3. En plus du statut d'égalité ou d'équité, les disciples de Jésus, en suivant son exemple (il était accompagné d'un groupe de disciples : les Douze, les Soixante-douze, et il s'y trouvait aussi des femmes, Marie Madeleine entre autres), ont découvert rapidement que la forme de suivi de Jésus exigeait forcément la communauté. Il s'agit de la forme sociale de suivre Jésus; on ne le suit pas de façon individuelle ou isolée (même si la décision de choisir la communauté est toujours une décision personnelle, individuelle). Et la communauté se construit et s'articule non seulement sur des valeurs ou des dons, mais sur des services et des tâches. Et ces services ont toujours une dimension sociale ("pour le bien commun") et sont exercés par les personnes qui jouissent de l'estime et d'un crédit général, qu'ils soient des hommes ou des femmes, parce que la communauté reconnaît chez elles la compétence pour accomplir ces différents services. La première lettre aux

Corinthiens 12 décrit les multiples compétences qui peuvent construire une communauté. Et chacune de ces compétences est la réponse aux services dont la communauté a besoin et qu'elle confie à différentes personnes. Ce n'est pas le prêtre qui est le dépositaire de tous les dons et compétences, c'est la communauté. Vatican II parle des "charismes" dans *Lumen Gentium* pour exprimer la même chose.

4. Le cas spécifique du "sacerdoce chrétien" ne devrait jamais être compris comme un don ou un charisme à usage privé, ni exclusivement réservé aux hommes. C'est un travail qui, comme les autres services, a besoin d'une communauté chrétienne, et qui appartient à la communauté et qui peut s'exercer à travers des personnes (comme n'importe quel autre service), mais sans jamais perdre de vue la propriété communautaire de ce service ou de ce don. Cela signifie que la fonction sacerdotale appartient fondamentalement à la communauté et que celle-ci, pratiquement, en délègue l'exercice à une personne particulière ou la réalise elle-même en son sein. On ne peut pas comprendre correctement le sacerdoce chrétien sans la communauté. C'est à la communauté qu'appartient essentiellement le sacerdoce premier, fondamental, basique; au prêtre revient le sacerdoce "second" ou ministériel. Les deux formes sont "ordonnées l'une à l'autre" (comme l'affirme Vatican II) : comme représentation et comme délégation.



5. Ceci dit, tant qu'on n'aura pas rétabli le vrai sens évangélique du sacerdoce dans l'Église, je comprends l'exigence des femmes d'un statut d'égalité avec les hommes. En ce sens, il est juste d'appuyer cette revendication : c'est une exigence du statut d'équité chrétienne. Mais, de la manière dont fonctionne actuellement le sacerdoce hiérarchique dans l'organigramme de l'Église catholique, je considère que c'est une demande brouillée, ambiguë, au service de l'inégalité et de la structure pyramidale de l'Église. La forme actuelle du ministère presbytéral n'a rien à voir avec le service à la communauté qui existait aux origines. La forme hiérarchique actuelle ressemble plus à une manière païenne et romaine de maintenir ensemble (mais pas de réunir) la société des croyants, femmes et hommes, en les articulant à partir du pouvoir, du haut vers le bas, de l'oligarchie vers le peuple. Difficile de considérer ce type de sacerdoce, avec ou sans célibat, comme chrétien, et il est évident pour nous qu'il est voué à disparaître. La revendication des femmes dans l'Église ne devrait pas être, de ce point de vue, de demander cette forme de sacerdoce, mais d'exiger l'égalité de toutes les personnes que nous sommes et qui se sont engagées pour suivre Jésus de Nazareth, c'est-à-dire vers une démocratie qui va bien au-delà de la démocratie formelle telle qu'elle existe dans la société civile.

6. L'expérience de notre communauté est un bon exemple, et pas seulement concernant le "sacerdoce communautaire" mais aussi pour beaucoup d'autres aspects. Évidemment, ce n'est pas la seule manière de faire...

Evaristo VILLAR

Source : [www.en-re.eu/index.php/council-of-europe-top-menu/ethical-gender/324-el-derecho-de-las-mujeres-para-el-sacerdocio](http://www.en-re.eu/index.php/council-of-europe-top-menu/ethical-gender/324-el-derecho-de-las-mujeres-para-el-sacerdocio)

traduction : Pierre Collet

### **P.S. de la Rédaction**

Sur la question de la place des femmes dans l'église catholique, lire un entretien du cardinal indien Gracias, qui fait partie du "Conseil des Cardinaux" ("C9") : <https://fr.zenit.org/articles/il-est-important-que-les-femmes-aient-des-roles-de-responsabilite-dans-leglise-par-le-card-gracias/>  
 En juillet dernier, un article de Corine Owen sur *Cathobel* concernant ce tournant indispensable et déjà amorcé : *Femmes dans l'église, le visage d'une réelle modernité* : <http://www.cathobel.be/2016/06/02/femmes-leglise-visage-dune-reelle-modernite/>

Et notre livre R. ALARIO, P. COLLET, J. MULROONEY, *Prêtres dans des communautés adultes*, 2015, qui présente deux expériences dans la Communion anglicane et une réflexion plus globale d'Adriana VALERIO sur cette question. À commander à la revue (20 €). (P. Collet)



## Éditorial

Bonjour, les amis, membres ou sympathisants des CCB.

Nous sommes en plein Carême, j'ai entendu hier une drôle de proposition, au lieu de se priver de chocolat, si nous nous privions de médisance ! Un peu moralisateur, non ! Cela m'a plongé en réflexion au sujet de ma propre évaluation ! D'autant plus que je venais de lire les bulletins de mes petits-enfants. Je les félicite toujours pour les points forts, je ne vois volontairement pas les points faibles, ils n'en sont que trop conscients.

Chaque soir nous regardons le triste bulletin du monde, mais nous y trouvons des perles, la séquence « demain et après » pour reprendre courage.

Dans ces quelques pages réservées aux CCB vous trouvez aussi de bonnes doses de courage. Jacqueline approfondit la question des habitats groupés. Cela peut nous inspirer, non pour déménager mais pour créer les liens de voisinage, plus profonds qu'une simple « fête des voisins ». Avoir le souci de ceux qui vivent sur le même palier, dans le même pâté de maisons, si différents qu'ils soient, n'est-ce pas ainsi que commence la fraternité universelle ?

Avec ce numéro de mars vient le temps de renouveler l'abonnement, si toutefois vous appréciez les articles, les informations, les réflexions. Vous trouvez donc le bulletin de virement. Étrangement, un bon nombre d'abonnés paient un an sur deux. Heureusement il y a aussi de généreux donateurs !

Le numéro de compte se trouve en 2° de couverture.

Gisèle VANDERCAMMEN

## Adieu à Marie-Paule Cartuyvels (1930-2017)



Marie-Paule Cartuyvels s'en est allée ce 10 janvier 2017. Cette fois ce sont les Communautés liégeoises qui sont dans la peine ! Quoique... Voici le message que Marie-Paule avait déjà préparé fin 2011 : nous verrons avec quelle délicatesse elle suggère plus tôt qu'elle n'impose, cela m'inspire !

*Chers tous et toutes que j'aime,*

*Nous ne savons ni le jour ni l'heure...*

*Que mon décès se produise dans quelques heures ou dans quelques années, je sais – avec reconnaissance – que je ne serai pas seule... Merci. A tous et toutes, merci – je peux le répéter... mais je n'entrerai pas dans les détails...*

*Vous appartenez à des horizons divers. Je vous fais totale confiance pour faire en sorte que mes funérailles se passent dans la simplicité, qu'elles soient en reconnaissance de toute votre affection, un moment encourageant pour tous... après tant d'années, il est bon de se dire "au revoir"...*

*Il me semble que je préfère être incinérée et que mes cendres soient dispersées dans la Mehaigne, retour aux sources et retour au mouvement de la vie.*

*Je ne souhaite pas d'Eucharistie pour accompagner mon enterrement, ce ne serait pas cohérent avec ma (non) pratique depuis pas mal d'années. J'ai aimé participer à bien des célébrations qui reposaient sur la vérité de la Foi et l'affection mutuelle. Les célébrations des communautés de base de Noël et de Pâques du Beau-Mur ont été mon lien ecclésial tenu. Mais ce*

*n'est pas par paresse que je me suis tenue éloignée des célébrations officielles de l'Église catholique. Je voudrais que ceux et celles qui m'accompagneront ce jour-là puissent s'accueillir mutuellement dans la simplicité et la vérité de leurs convictions et de leur affection.*

*On pourrait peut-être lire le récit des Noces de Cana. C'est un récit qui m'a accompagnée au fil des ans... en famille, dans la congrégation, un récit qui laisse espérer que l'aventure débouche sur la fête.*

*J'aimerais que ce soit "court et bon", et suivi par une collation réconfortante...*

*Je ne regrette aucun des engagements de ma vie, aucune des décisions importantes. ... Dans le concret... si c'était à refaire, il y a des choses que je souhaiterais faire avec plus de cœur, de lucidité, de courage... pardonnez-moi.*

*Au temps de mai 68 et de Vatican II, j'ai rêvé – avec beaucoup d'entre nous – d'un "monde autre", un monde où chacun soit respecté dans sa dignité, mange à sa faim, puisse développer ses dons, un monde de justice, de solidarité, où les différences sont richesse, un monde – pour reprendre l'expression des Zapatistes du Chiapas – "dans lequel plusieurs mondes peuvent avoir leur place".*

*J'ai rencontré pour ma joie – parmi vous entre autres – tant d'étincelles merveilleuses de cette convivance. Mais je dois reconnaître autour de moi tant de souffrances, de cruauté... dont sont victimes entre autres femmes et enfants. Je sais – et cela me réconforte dans cette dernière étape – que vous continuerez à rendre ce monde plus vivable. Merci, au-revoir, adieu... Soyez heureux !*

*Marie-Paule*

Pour la première fois je vois son nom dans l'équipe de rédaction du n° 33 de décembre 1996 de *Communautés en marche*. Quelle aventure ! À Mont-Godinne nous arrivions à 17h du fin fond de la province du Luxembourg, de Liège, Charleroi, Bruxelles, par tous les temps, pour préparer la revue. Je rentrais chez moi vers 23h.

Marie-Paule rentrait de la première rencontre internationale convoquée par l'armée zapatiste de libération nationale au Chiapas. À partir de deux personnalités : Dom Samuel Ruiz, évêque de San Cristobal de las Casas et le sub-commandant Marcos, elle nous parle de révolution, de l'institution chrétienne qui se met à l'écoute, et même au service des communautés paysannes indiennes. Voici comment elle conclut :

*« La sérénité, la conviction tranquille des communautés zapatistes, leur esprit de service et de travail impressionnent dès qu'on a la chance de vivre quelques moments avec ces hommes, ces femmes et ces enfants, membres de l'EZ ou des bases d'appui civiles.*

*La conviction retrouvée de leur dignité et de la valeur de leurs traditions ancestrales, la persévérance dans une lutte héroïque pour conquérir par des voies pacifiques une place dans la nation mexicaine m'ont fortement impressionnée. J'ai rencontré des personnes habitées jusqu'au plus intime de leur être par une fierté, une conviction qui donne une valeur inestimable à leur présent tout en laissant entr'ouverte la porte d'un avenir moins impitoyable, un avenir dans la paix, la justice et la dignité. »*

Nous étions une sacré équipe de militants, attentifs aux luttes dans nos régions mais aussi dans l'église et dans le monde. Pendant de nombreuses années, Marie-Paule a écrit à propos des rencontres internationales des Communautés ecclésiales de base en Amérique Latine, de la théologie de la libération, et elle a traduit les articles d'Ivone Gebara.

Ernest Michel a écrit régulièrement les éditos jusqu'à son décès, en décembre 2000. J'ai bien dû reprendre cette tâche, je ne me sentais pas à la hauteur, j'ai demandé à Marie-Paule de bien vouloir relire, corriger, compléter... toujours à la dernière minute, elle répondait à mon appel. En informatique nous étions novices, elle ne faisait pas ses remarques et corrections, y compris la ponctuation dans le texte, mais bien dans une lettre, avec toutes les précisions possibles. Elle me soutenait, m'encourageait avec fermeté.

Lors de la célébration en mémoire d'elle, il y eut de très prenants témoignages, j'y ai découvert que Marie-Paule, toute 'chanoinesse' qu'elle fut, toute responsable d'une institution scolaire importante, l'air de rien devint surveillante dans une école professionnelle ! Sacrée bonne femme, fidèle à elle-même et si attachante !

Si vous désirez lire les témoignages, je peux vous les envoyer, soit par internet, soit en version papier.

Gisèle VANDERCAMMEN.

## **Vivre en habitat groupé**

Dans le contexte actuel où de nouveaux modèles de vie sociale sont expérimentés, comme alternative aux impasses de la société de consommation mondialisée et de l'individualisme grandissant, le logement a une place de choix.

Un nombre croissant de personnes se plaignent de leur travail devenu moins sûr, plus compétitif, plus stressant, nécessitant de longs trajets, et ressentent un inquiétant et paradoxal isolement, même dans les villes.

Comment retrouver plus de maîtrise de sa vie, recréer des liens, et du bonheur à être ensemble ? Comment aussi rencontrer les défis environnementaux, quand on voit l'espace vert envahi de nouvelles constructions, et plus généralement, notre empreinte insoutenable à long terme ?

L'expérience d'habitat groupé, appelé aussi cohabitat, tente d'apporter une réponse, qui concilie dans un juste équilibre le besoin de vie privée et de convivialité choisie, et qui développe l'autonomie des personnes.

De quoi s'agit-il, précisément ?

Le site <https://www.habitat-groupe.be/> propose cette définition :

« L'habitat groupé est un lieu de vie où habitent plusieurs entités (familles ou personnes) et où l'on retrouve des espaces privatifs ainsi que des espaces collectifs. L'habitat groupé est caractérisé par l'autogestion (la prise en charge par les habitants), et par le volontarisme, c'est-à-dire la volonté de vivre de manière collective. Ce type d'habitat devrait permettre l'épanouissement de la vie sociale (au travers des espaces communs) sans altérer l'épanouissement de l'individu (au travers de sa sphère privée). »

Toutefois, le concept d'habitat groupé recouvre une série d'expériences très diverses. Si on voit qu'il ne s'agit pas de vie entièrement communautaire – c'est important de le souligner – l'investissement collectif varie énormément dans les différents projets.

Ainsi, l'économie réalisée peut être l'unique motif, une manière de rendre l'habitat abordable, sans plus. De ce minimum à un projet commun fort impliquant, très structuré et bien défini, les profils choisis par les différents groupes offrent une palette diverse. A noter qu'en dehors de règles basiques de fonctionnement, l'activité collective est la plupart du temps optionnelle.

La variété des habitats groupés tient aussi aux différents types de personnes qu'ils réunissent :

- des familles avec enfants,
- des familles avec aussi des personnes âgées, dans un projet intergénérationnel
- des personnes âgées, seules ou en couple,
- des personnes précarisées par handicap ou par exclusion sociale, ...

La variété se manifeste aussi dans les projets. L'accent peut être mis sur la solidarité, l'entraide, la spiritualité, la sauvegarde de l'environnement, ou d'un patrimoine (par exemple l'abbaye de St-Denis-en-Broqueroie) ...

Les habitats groupés connaissent un succès renouvelé. Il en existe déjà quelques centaines en Belgique, tant à Bruxelles qu'en Wallonie, et aussi en Flandre ([www.samenhuizen.be](http://www.samenhuizen.be)). Cela saute aux yeux sur les cartes interactives qui les répertorient, disponibles sur les deux sites mentionnés.

Partis d'un premier essai en 1972 au Danemark, le modèle s'est répandu en Suède, aux Pays-Bas, puis aux pays anglo-saxons, et à bien d'autres où les solidarités traditionnelles ne fonctionnent plus.

Sans surprise, une abondante documentation sur les habitats groupés est disponible sur internet. On y sent tout un réseau fort mobilisé.

Pointons tout un dossier, fouillé et nuancé, de *La Revue Nouvelle*, de février 2008 : *Le logement déménage*. Les différents articles sont accessibles sur le site [www.revuenouvelle.be/Le-logement-demenage](http://www.revuenouvelle.be/Le-logement-demenage) (là, cliquer sur 'dossier'). Un article de la même revue, du n° 3 de 2015, « *Aménager son autonomie en habitat groupé* », s'obtient sur commande.

À trouver en ligne aussi, un intéressant mémoire d'architecture, plein d'exemples illustrés, brosse tout un panorama d'expériences, et se focalise sur les limites entre privé et collectif :

[https://www.habiter-autrement.org/04\\_co-housing/contributions-04/Memoire-habitat-groupe-par-ses-limites-Camille-Eeman-2009.pdf](https://www.habiter-autrement.org/04_co-housing/contributions-04/Memoire-habitat-groupe-par-ses-limites-Camille-Eeman-2009.pdf)

La revue *En question* du Centre Avec annonce pour ce mois de mars 2017 un article : « *Abbeyfield, un habitat groupé participatif pour seniors* ». <http://www.centreavec.be/site/En-question-notre-maison-commune-pistes-pour-incarner-la-transition>. Voir l'organisation, qui a déjà une longue expérience : <http://www.abbeyfield.be/fr/>

Les défis rencontrés pour monter un habitat groupé ne manquent pas : trouver le mode de fonctionnement participatif du groupe concerné, structurer le projet, trouver le lieu, définir les plans de construction ou de

rénovation, déminer les aspects financiers, juridiques, urbanistiques, prévoir comment évoluer au fil des années.

Une aide à la création est offerte par *Habitat et Participation*, une ASBL créée en 1982 à Louvain-La-Neuve : des outils méthodologiques, comme des guides pratiques, grille d'analyse, des sessions de formation, conférences, portes ouvertes, plateforme d'offres et demandes, accueil en permanence.

\*\*\*

### **Comment se vivent ces habitats groupés ?**

Nous avons cherché à avoir un écho vécu avec le recul d'un bon nombre d'années.

#### ***D'où la visite de La Grande Maison, à Braine-l'Alleud.***

Avec quatre maisons mitoyennes dotées de grands balcons, plus deux maisons voisines construites après, et à l'arrière un beau grand jardin commun, l'aspect extérieur de *La Grande Maison* est simple et riant. Le projet, datant d'une trentaine d'années, a été porté par quatre familles qui partageaient depuis cinq ans une grande maison à Bruxelles. Des enfants étaient nés, les couples et les familles avaient déjà une certaine maturité. Il fallait plus d'espace.

C'est donc avec la chance d'avoir une bonne idée des besoins, des limites et des proximités souhaitables que l'aventure a pris forme. Partie intégrante du projet, la prise en charge d'un ami incapable de vie autonome, ne sachant bouger que la tête, devenait possible en mutualisant la charge.

Le rez-de-chaussée abrite les espaces communs, salle de réunion et chapelle toute symbolique, garage à vélos, ainsi que l'appartement de l'ami à mobilité réduite. Les deux étages supérieurs sont ceux des maisons séparées, chaque famille étant propriétaire de sa maison.

Le groupe s'est défini au départ comme une communauté de familles, vivant non pas en autosuffisance, mais insérée dans la vie et le monde, chacun avec ses propres activités socioprofessionnelles et ses engagements ; le groupe se donne les moyens d'une vie spirituelle, jugée importante et vécue dans le respect de l'évolution de chacun.

Une charte régulièrement retravaillée reprend les valeurs et orientations auxquelles le groupe adhère.

Une réunion par semaine pour les adultes, qui est un partage de vie, assure la cohésion du groupe, maintenue à travers toutes ces années. Précédé d'un moment d'intériorité préparé à tour de rôle avec créativité et liberté, ce temps d'échange s'est révélé essentiel et bénéfique à l'épanouissement de chacun – une chance folle ! Il fallait veiller à la qualité du partage, dans le respect de l'intimité, des fragilités, des besoins différents, de l'égalité des personnes et de la possibilité pour tous de prendre sa place – il n'y a pas de gourou ! Par rôle tournant, un veilleur se soucie du tissu communautaire, de ce que le point d'attention et les défis soient rencontrés, de ce que la parole circule.

Convaincu qu'il faut prendre soin des relations pour qu'elles fonctionnent, le groupe a adopté une méthode d'écoute profonde, patiente et laborieuse, qui assure la compréhension mutuelle. Cela a permis de gérer tensions, conflits et réconciliations, sans oublier l'humour. Et aussi de cueillir les fruits de ce travail, le plaisir qu'il y a à partager. Célébrer tout cela avec gratitude est vraiment un plus.

Un repas par mois réunit tout le monde, des fêtes et sorties sont aussi organisées, avec souplesse.



Et qu'en est-il de l'avenir ? Maintenant, c'est une période de changement. Les enfants sont partis, d'autres projets naissent. Il y a de nouveaux défis. Une formule intergénérationnelle ? Plus simple, plus écologique, dans la ligne de la décroissance ? Plus de solidarité ? Il ne faut pas attendre les 80 ans pour bouger, chercher ce qui est possible.

### **Que faut-il pour réussir un habitat groupé ?**

Gisèle Vandercammen, vivant elle-même en habitat groupé à Bruxelles, au *Jardin du Béguinage* (voir l'article du bulletin *Pavés* n° 10 de mars 2007), nous partage quelques échos de recherches en ce sens.

### **Projet 'habitat solidaire et intergénérationnel' rue des Mouchérons**

#### **Quelles valeurs sont importantes au sein de l'habitat solidaire :**

- Le respect : des règles, des choix de chacun, de la vie privée, de l'intimité, des idées des autres.
- L'égalité de traitement de chacun/Accepter la différence
- l'ouverture d'esprit.
- Le partage (la générosité)
- L'aide/ l'entraide (penser à l'autre)
- La solidarité
- L'empathie
- Que tous puissent bien manger et bien boire, et parfois ensemble
- L'écoute
- Le dialogue
- Savoir pardonner
- L'honnêteté
- Le courage
- L'amour des autres, des enfants et de sa famille
- La famille, l'esprit de famille et de groupe

Ce groupe invite des représentants de 3 autres habitats groupés.

Connaissant la note ci-dessus, j'ai présenté « **Le jardin du Béguinage** » (lieu – durée – historique)

**Les valeurs indispensables : Autonomie et solidarité.**

**Les temps de réunion :** créer ou garder le lien social Un petit-déjeuner par semaine, suivi d'un temps de parole.

**Ce qui nous manque :** un lieu de réunion, nous sommes obligés de nous réunir en tournante.

**Comment se fait la sélection :** il y a bien une liste d'attente mais surtout nous faisons connaissance avec les candidats et nous arrivons à un consensus, sinon nous votons.

**Le respect des familles** sur le site : s'adresser aux parents s'il y a un problème avec un enfant.

Ensuite viennent **les questions** très concrètes : nous sommes locataires, nous avons nos chauffages individuels, nous payons un loyer et des frais de gaz, électricité, eau, d'après nos compteurs de passage. Nous sommes sur pied d'égalité, tous membres de l'ASBL, et nous avons deux administrateurs délégués des habitants.

\*\*\*

**Un deuxième habitat se présente : « l'Échappée »**

Mathieu nous dit qu'il a eu un premier projet en 2007 qui a foiré – sans explication. Il a recommencé en 2010 à Laeken, près du Canal. Une vingtaine d'adultes et, si je me souviens bien, 15 enfants. Ils ont un lieu de réunion. Chacun a une petite charge.

Etre juste et transparent, bien calculer les heures qu'on donne pour le groupe.

Bien organiser les réunions ; ordre du jour minuté ! Anticiper les problèmes.

**Valeur : « personne n'a jamais « la vérité » !**

\*\*\*

### **Présentation de l'habitat groupé intergénérationnel de Cureghem**

Solange et Bernard habitent à Cureghem dans cet habitat groupé intergénérationnel. Ils ont choisi le quartier et ont acheté les maisons il y a 22 ans. Les pièces communes sont : une chambre d'amis, un oratoire, la cage d'escalier et le jardin. Le reste, ce sont des espaces privés. Dans la maison, il y a des locataires et des propriétaires. Il y a des personnes qui participent au projet de la maison et des locataires qui paient un petit loyer : des menas (deux jeunes filles dans un appartement) et une mère célibataire sans papier. Ces locataires sont présents grâce à une collaboration avec Mentor-Escale. Aucune porte n'est fermée sauf celles des locataires. Il y a une relation de confiance entre les habitants.

Au niveau du fonctionnement, il y a des réunions 3 lundis sur 4 : une réunion partage de vie, une réunion sur les questions pratiques et une réunion où est invitée une personne extérieure. Les habitants sont dans la mouvance chrétienne : ils ont choisi de vivre leur foi ensemble, c'est ce qui les réunit.

Au niveau de la pyramide des âges : 5 personnes ont entre 73 et 75 ans, 2 couples ont entre 50 et 60 ans, un couple dans la trentaine avec leurs 3 enfants. Il y a 9 unités d'habitation. Au niveau des échanges, les 3 enfants occupent une place importante dans la maison, ils créent un lien. Les petits enfants viennent également régulièrement et aiment jouer avec eux. De l'entraide existe, notamment pour conduire les enfants à l'école.

Le point de départ de la maison : un tournant, le départ des enfants. Tous les habitants étaient à un tournant de vie.

### **Réflexion en sous-groupes sur les besoins des personnes vieillissantes selon la méthode du « cadavre exquis »**

#### **A quels besoins devrait répondre votre habitat groupé idéal ?**

- Logement digne avec une dimension de partage pratique, intellectuel, culturel
- Logement accessible financièrement
- Logement avec une vision et des valeurs communes dont le respect et la tolérance
- Besoin de liens sociaux, alternative à l'individualisme, réponse à la solitude
- Partage de tâches et de compétences
- Réponse à l'allongement de la vie

- Ouverture vers l'extérieur, le quartier
- Equilibre entre privatif et collectif, entre global et individuel
- Pouvoir aller chercher la réponse à mes besoins à l'extérieur, si pas de réponse à l'intérieur
- Décision personnelle et choix mutuel (cooptation) (quelle porte de sortie forcée ?)
- Le besoin de mourir chez soi

### **Qu'est-ce qui permettrait de vivre en habitat groupé le plus longtemps possible ?**

Avoir des stratégies au niveau :

- **de la préservation de la santé** : meilleure préservation du capital santé (physique et mental) via promenades, massages, etc. et du partage des énergies), éventuellement engager une aide-soignante (via la création d'un fonds commun), des services à domicile.
- **des solidarités intergénérationnelles** qu'elles soient engagées, obligées ou concertées via une pyramide des âges équilibrée au départ et à maintenir,
- **du lieu** : semi-urbain (la campagne à la ville ou vice-versa) ou citadin (accès à des magasins, services de santé, culture,...), architecture adaptée à la vieillesse (accessibilité totale des espaces communs et privatifs grâce à un ascenseur, une largeur des portes suffisante,...), mobilité aisée.
- **de la qualité des relations** : médiateur ou coach même en préventif, activités communes régulières
- Ensemble et actif : sentiment d'utilité dans sa vie !

### **Que veut dire, selon vous, habitat groupé solidaire ?**

- Essentiel à l'habitat groupé, fondateur.
- Souci du voisin
- Solidarité interne et avec l'extérieur (mais surtout à l'interne), en interaction
- Partage de valeurs
- Limite pratique à évaluer en réalité ? poids qu'on est capable d'assurer ?
- Petites et grandes : on accueille ce qui vient...
- Ce n'est pas une communauté, mais solidarités internes avec interventions extérieures prévues aussi
- Connaître ses limites (évolutives)

- Préserver toutefois la sphère très intime
- La solidarité ≠ envahissement
- Compter les uns sur les autres
- Partage de services, réciprocité
- Bienveillance, compassion
- Suppose le travail sur soi, vivre en pleine conscience ou présence
- Complexité : mixité sociale (culturelle, financière, ..)

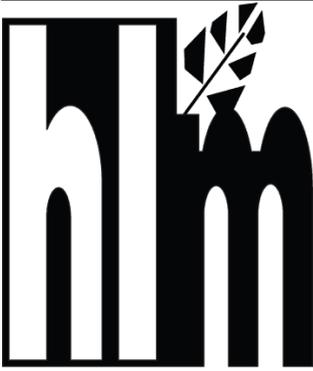
### **Y a-t-il des limites à la solidarité ? si oui, lesquelles ?**

- Entraide financière ?
- Appel aux services et soins professionnels
- Santé personnelle
- Emploi du temps
- Structures familiales plus importantes ou présentes
- Limites subjectives (caractère) : oser les afficher, oser se dire
- Différence entre locataire et propriétaire
- Entre habitants : aide occasionnelle et pas structurelle, synergies, énergies de vie, mettre et respecter ses limites et celles des autres = ne pas imposer aux autres, apprendre à demander et à recevoir
- Les clichés, préjugés, croyances sont des freins
- Trop grand écart entre les moyens de chacun
- Gratifiant parfois, car on se sent dans sa zone de confort
- Peur de l'effet miroir du vieillissement ; l'autre me renvoie à mon possible devenir.

\*\*\*

Pour conclure, nous espérons avoir éveillé votre curiosité, et vous avoir donné l'envie de suivre ce vaste et divers projet d'habitats groupés, qui tente une réponse créative aux difficultés du vivre ensemble de notre temps.

Jacqueline DE CAT



## La lettre de H.L.M.

### **Vers des prêtres mariés au Brésil ?**

À suivre les médias d'un peu près, il n'y a pas que de la polémique dans l'entourage du pape François qui semble avoir bien du mal avec ses collègues cardinaux. Il y a heureusement aussi quelques perspectives libératrices. Si on peut faire confiance à son ami Leonardo Boff en tout cas... Dans une interview qu'il accordait au *Kölner Stadt-Anzeiger* à Noël, Boff s'attend à ce que les ex-prêtres mariés soient réintégrés dans la pastorale. *"Les évêques brésiliens l'ont formellement demandé au pape"*, affirme l'ancien franciscain. Et il assure, d'après des informations provenant de l'entourage du pape, que ce dernier aurait la volonté de répondre positivement à cette demande, du moins pour une phase expérimentale au Brésil. *"En même temps, il s'agirait d'une impulsion pour que l'Église catholique supprime le fardeau du célibat obligatoire"*. Il continue de souligner ce manque de prêtres, notamment au Brésil, remarquant qu'*"il n'est pas étonnant que les fidèles se rendent en masse chez les évangéliques et les pentecôtistes pour combler ce vide d'accompagnement spirituel"*.

Ces informations semblent bien dans la ligne de la déclaration du pape François à l'évêque Erwin Kräutler en avril 2014 – *"Vous, les évêques, soyez donc plus courageux, faites-moi des propositions concrètes!"* – et ont été relayées par l'évêque Demetrio Valentini à Aparecida le mois dernier. Bien sûr, il est loin d'être acquis que les quelque 100 000 prêtres mariés dans le monde soient désireux de reprendre du ministère, loin de là, et certainement beaucoup moins en Europe qu'en Amérique latine. Mais quand on parle de cela dans les pays du Sud, on renvoie volontiers à la proposition de l'évêque Fritz Lobinger<sup>1</sup> que nous avons souvent évoquée ici et à laquelle le pape penserait aussi, d'ordonner des "prêtres de communautés", non plus une "caste" de professionnels "séparés" du peuple, comme c'est le cas du clergé aujourd'hui, mais des personnes qui ont fait leurs preuves dans l'animation de leur "communauté de base" tout en continuant leur métier et leur vie de famille.

<sup>1</sup> voir p. ex. Emilia ROBLÈS, *Experiencias latinoamericanas*, in R. ALARIO, P. COLLET, J. MULROONEY, *Prêtres dans des communautés adultes*, 2015, p. 233-248.

## **Ça bouge un petit peu en Europe...**

La dernière livraison de l'agence italienne *Adista* revient sur tout cela à propos du Brésil, faisant remarquer que l'Europe ne s'est pas engagée plus loin que quelques belles paroles... avec de timides exceptions qui semblent à nouveau venir d'Allemagne : il y a eu en octobre cette pétition des laïcs du diocèse de Fribourg-en-Brigau après le mariage de deux de leurs "jeunes" prêtres et qui a recueilli quelque 4000 signatures. Il y a eu aussi cette "lettre ouverte" de onze prêtres de Cologne<sup>1</sup> : ils assortissent leur demande de levée du célibat obligatoire, provoquant une solitude qui leur pèse de plus en plus avec l'âge, de 7 propositions essentielles dont leur refus des fusions de paroisses : « [...] *la nécessité d'une langue qui soit à nouveau compréhensible aujourd'hui dans l'annonce du message biblique; [...] le besoin urgent de tentatives courageuses dans l'admission à l'ordination : il n'y a aucun sens à continuer à prier le Saint-Esprit pour qu'il nous envoie des vocations presbytérales, et à exclure en même temps toutes les femmes de ces charges; [...] le besoin de lieux pour les communautés qui font l'expérience de la foi, c'est-à-dire l'Église centrée dans la paroisse locale.* » La même livraison de *Golias-Hebdo* cite aussi le témoignage d'un groupe de prêtres mariés d'Arras dans *La Voix du Nord* en septembre dernier : ils se plaignent en particulier de la manière infantilisante dont ils sont traités et demandent un minimum de respect.

Une curieuse polémique vient de surgir en France à l'occasion de l'annonce du projet de mariage d'un jeune curé de 46 ans.<sup>2</sup> S'il n'est pas le premier, il est par contre très connu. « Son nom est David Gréa, mais chez lui à Lyon il est parfois appelé David Guetta. Parce qu'il est bel homme, qu'il est apparu sur Twitter en col romain et sabre laser façon Star Wars et qu'il ouvre chaque dimanche son église Sainte-Blandine au groupe *Glorious* qui joue de l'électro-pop-louange, une musique aux thèmes évangéliques avec guitare, basse, batterie et synthé. [...] C'est une figure charismatique, ce qu'on fait de mieux en matière de réveil missionnaire. Une sorte de pasteur évangélique fait curé. Un entrepreneur de Dieu, un "leader" comme on en cherche partout sans en trouver assez. » Son départ fait l'effet d'un cataclysme... Au point que le cardinal Barbarin lui a ménagé une entrevue avec

<sup>1</sup> citée par Gino HOEL in "*Hémorragie*" : 3000 religieux et 650 prêtres partent chaque année, in *Golias Hebdo* n° 467, 9 février 2017. "*Depuis 5 ans, cela s'aggrave d'année en année*". À lire sur [www.pretresmaries.eu/fr/Publications.html#551](http://www.pretresmaries.eu/fr/Publications.html#551)

<sup>2</sup> Voir entre autres *Golias Hebdo* n° 470, 2 mars 2017.

le pape François dans l'espoir fou d'obtenir une exception : sans succès... Car voilà : David paraît tellement sûr de lui qu'il estime que c'est encore Dieu lui-même qui l'appelle, mais cette fois à vivre dans le mariage. Levée de boucliers de ses collègues qui l'appellent à un peu plus d'humilité : « *Un homme quitte sa femme. Une femme quitte son mari. Un prêtre quitte le sacerdoce. Situations devenues banales, mais souvent terribles pour le conjoint, la famille, la communauté délaissée. [...] Des fidélités successives sont-elles encore des fidélités, sans parler d'une fidélité devant Dieu ?* »

### **Vous avez dit "vocation"... ?**

Mais quand donc en finira-t-on de faire endosser par Dieu ce qui concerne au plus haut point la liberté et la responsabilité humaines... ? Un article d'une clarté éblouissante de Jose Maria Castillo<sup>1</sup> titre d'emblée : « *Jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, la vocation n'a pas été considérée comme un appel par Dieu, mais par la communauté* ». Il développe ce sujet sur base d'une étude du Père Congar en 1966... : « *C'est la communauté qui choisit et nomme la personne que l'assemblée juge la plus apte à remplir cette charge... Il est grand temps de changer la législation actuelle et de renouer avec la pratique du vote et de l'imposition des mains des premières "églises". (Ac 14,23)* » Le théologien poursuit sur le thème de la "perpétuité" du ministère qu'il met résolument en question sur base de « *la pratique du premier millénaire concernant... les évêques et les prêtres qui s'étaient rendus indignes de leur fonction : ils sont mis à pied et à la rue...! Le "caractère sacramental" a été inventé au XIII<sup>e</sup> siècle.* » Castillo interprète donc ici la *perpétuité* au niveau canonique là où d'autres situent généralement la *fidélité* au plan moral. On aurait aimé bien sûr que l'histoire nous livre aussi d'autres exemples de non-perpétuité qui ne seraient pas forcément des sanctions pour des fautes commises...

C'est une question qu'on discute depuis si longtemps entre nous qu'il nous est difficile d'entendre le récent discours du pape François devant les délégués des religieux : « *C'est la culture du provisoire qui aggrave cette saignée, et de citer en exemple un jeune diplômé engagé dans une paroisse qui avait confessé à son évêque vouloir devenir prêtre mais pour dix ans...* » Plutôt que de se plaindre d'un contexte qui induirait ce genre d'attitude non définitive, ne serait-il pas sage de relire la *Dynamique du provisoire* du frère Roger de Taizé (1968)... ? Et de continuer d'inviter, comme dans *Amoris Lætitia*, « *à essayer de discerner l'intelligence des situations* ».

Pierre COLLET

---

<sup>1</sup> [www.pretresmaries.eu/es/Publicaciones.html#552](http://www.pretresmaries.eu/es/Publicaciones.html#552)

## Adieu à Jean Fabry (1934-2016)

Jean Fabry était un sage, profondément imprégné d'une culture africaine dont il nous fit si bien goûter les proverbes. *"On n'enlève pas ses taches à une girafe"* : l'Église est ce qu'elle est. L'acceptation des réalités ecclésiastiques et sociales lui évite les rancœurs stériles et les combats inutiles.

Missionnaire scheutiste au Congo dans les années soixante, son choix si nouveau alors de vivre non dans un clergé

"séparé" mais dans le quotidien des gens, crée des tensions avec la hiérarchie et ses confrères<sup>1</sup> et lui fait finalement quitter une Église dont on n'enlève pas les taches. Il préfère se présenter comme prêtre sorti plutôt que prêtre marié. Il se proclame cependant heureux d'avoir épousé Bernadette, fille d'Afrique, et heureux avec leurs trois enfants.

A H.L.M., où Jean a accepté une fonction d'administrateur de 1991 à 1995, nous ne connaissons pas Bernadette : elle ne participe pas aux réunions, c'est son choix. Il nous en parle avec admiration, pour ses charismes, ses intuitions tout africaines sur la santé, la maladie, les habitudes alimentaires, les méthodes de mémorisation...



<sup>1</sup> "En effet, ses confrères étaient déjà bien insérés dans cette cité dynamique de Moanda et animaient avec succès les communautés de base. Avec ardeur, Jean s'y était mis aussi, et vivait dans une petite maison ordinaire. Semaine par semaine, une famille chrétienne lui apportait leur propre nourriture, mais payée par les prêtres. Mais évidemment, cette manière de vivre était critiquée par une partie des chrétiens qui ne pouvaient admettre qu'un prêtre blanc vive comme eux. Ce sont peut-être ces critiques ajoutées à celles de plusieurs prêtres ainsi que l'attrance pour une jeune femme qui le décidèrent finalement à quitter la paroisse dans les années 1969 et à se marier." (Jean Peeters)

À son retour d'Afrique, après un passage à Bruxelles, la famille s'installe à Liège. Jean obtient un poste de surveillant-éducateur au collège Saint-Louis. Il s'engage à plein dans sa fonction d'éducateur. Il intéresse les élèves à la question du commerce équitable, au projet éducatif que sa fille médecin anime au Sénégal; il est d'Oxfam, de Terre, Entraide & Fraternité/Vivre-ensemble, il est actif dans les réflexions et les publications du Cefoc...

Cet homme d'engagement est aussi un homme à la vie intérieure intense. Il s'isole en longues marches solitaires sur les routes de Compostelle ou dans les sables du Sénégal.

À l'âge de la pension, il devient concierge du collège et poursuit ses activités au service de son quartier du Longdoz, à l'accueil des petits de la maison médicale, à l'aménagement d'un terrain de jeux... Et quand les responsabilités de la conciergerie deviennent trop lourdes, il est installé par sa fille dans un appartement "luxueux" pour lui qui a connu des moments de précarité : "cet appartement, il faut une bicyclette pour le traverser", dit-il avec toujours le même humour.

Il est décédé d'un accident cardiaque le 29 mars 2016, le jour de ses 82 ans.

L'incinération a lieu le 1<sup>er</sup> avril. Complice d'un grand-père qui lui a appris la sagesse souriante et forte devant la vie et devant la mort, Victor, son petit-fils accroche à son cercueil un poisson de papier. Dans l'ultime moment d'attente, sur les chants africains qu'il avait choisis, Bernadette danse.

Cécile et Charles CHALANT

\*\*\*

## **La tradition orale africaine à travers les proverbes**

*Parmi les hommages émouvants rendus à Jean lors des funérailles, voici un extrait de celui de Paul Rixen qui le côtoyait à Entraide & Fraternité.*

[...] Jean Fabry, un curriculum en dents de scie, un peu comme les soubresauts que le 20<sup>e</sup> siècle a connus et qui ont secoué toutes les institutions politiques, économiques et religieuses :

- sept ans de formation dans le giron de l'institution religieuse catholique
- dix années de présence missionnaire dans le Bas-Congo
- dix années d'enseignement à Bukavu
- plus de trente ans en Belgique en grande partie comme éducateur avec divers engagements : Hors-les-Murs, Cefoc, Oxfam, École de devoirs et cours d'alphabétisation, Comité de quartier, Groupe Terre...

En tant que co-auteur du livre *Sortir ou ne pas sortir du capitalisme*<sup>1</sup>, Jean s'est demandé quelle sorte de langage nous aurions intérêt à employer en éducation permanente pour amorcer une prise de conscience des réalités actuelles de notre société et ainsi favoriser l'émergence de comportements et d'initiatives alternatives face au rouleau compresseur capitaliste. C'est ainsi qu'il est devenu un partisan convaincu du langage symbolique dans la culture traditionnelle africaine surtout pour les milieux populaires.

Jean a passé 20 ans en Afrique et a épousé une Africaine il y a 45 ans. Au début il pensait leur apporter sa culture et ses principes européens. Mais très vite il a découvert la richesse de leur culture. Chez nous, on communique par les journaux, la télévision, ... avec un risque de manipulation, de conditionnement par la société de consommation. La communication parents-enfants est difficile. En Afrique profonde, pas de panneaux ni de télévision. Les chefs, les responsables transmettent une sagesse traditionnelle orale par les contes, les proverbes. Pour appuyer un conseil, dans toutes assemblées, dans les tribunaux, dans les réunions religieuses, culturelles, tribales. Comme moyen d'éducation. Les proverbes n'expriment pas de commandement, n'exercent ni jugement ni condamnation. [...]

Les proverbes présentent quatre caractéristiques :

- une pédagogie active faisant participer l'assemblée : la première partie du proverbe est lancée et l'assemblée énonce la deuxième
- une forme humoristique
- une forme concrète, très réaliste, qui fait appel à la vie des gens, comme les paraboles
- une forme symbolique, pour laisser chacun l'interpréter et l'appliquer à son vécu personnel.

Quelques proverbes :

- *Si tu crois que tu n'as pas d'influence parce que tu es petit, c'est que tu n'as jamais dormi avec un moustique.*
- *L'oiseau sur lequel on ne tire pas de flèches ne devient pas malin.*
- *Tu peux cacher le feu, mais que vas-tu faire de la fumée ?*
- *C'est par la tête que le poisson commence à se gâter.*
- *Un tronc d'arbre peut rester longtemps dans l'eau, il ne deviendra jamais un crocodile.*
- *L'ombre du zèbre n'a pas de rayures.*

---

<sup>1</sup> avec Pontien KABONGO, Éditions Cefoc, 2013, 124 pages.

- On a beau avoir un nez difforme, on n'en a pas de meilleur pour se moucher.
- Ce n'est pas parce que la chèvre fait des crottes comme des pilules qu'elle est pharmacienne.
- Le singe qui ne voit pas son derrière se moque des autres singes.
- Tous les blancs ont une montre, mais ils n'ont jamais le temps.
- Une banane que vous avez mangée, ne l'appellez pas une pauvre banane.
- C'est grâce à la pluie qui tombe que la rivière passe fièrement.
- Le meilleur fétiche pour une récolte, c'est une calebasse de sueur.
- Dieu nourrit les oiseaux qui s'aident de leurs ailes.
- Ceux qui s'aiment s'entraident à porter, même ce qui ne pèse rien.

Paul RIXEN

LUS AVANT VOUS



## **Pourquoi j'ai quitté l'Ordre... et comment il m'a quitté<sup>1</sup>**

C'est un témoignage assez impressionnant que nous offre François Boespflug et qui n'a pas laissé indifférentes les rédactions de nombreux médias catholiques. L'auteur n'est pas n'importe qui : professeur à l'université de Strasbourg, c'est lui que les médias sont allés interroger si souvent depuis cette nouvelle 'querelle des images' née avec les caricatures de Mahomet. Car la représentation artistique du sacré est son métier, oserait-on presque dire, en particulier depuis son superbe et remarquable *Dieu et ses images. Une histoire de l'Éternel dans l'art* (Bayard, 2008, 534 pages). Les lecteurs intéressés trouveraient facilement sur *YouTube* quelques-uns des nombreux entretiens et conférences qu'il a pu tenir sur le sujet.

<sup>1</sup> par François BOESPFLUG, éditions J.C. Béhar, 2016, 126 pages

François Boespflug était dominicain et il vient de quitter l'ordre en même temps qu'il accède à la retraite. « Seulement, lorsque vient l'âge de la retraite de l'université et qu'il fait un peu plus tard une rencontre décisive, il comprend qu'en réalité, plus rien ne le retient dans l'ordre où il avait longtemps imaginé finir sa vie. La décision n'a pas dû être facile. Ni la rédaction d'un livre où il n'hésite pas à citer pas mal de noms et où il ne se fera pas que des amis. Mais mieux vaut parler franc, pense-t-il, et sans langue de buis. » En se mariant l'année suivante, il perd automatiquement 'l'état clérical' et est donc rendu à 'l'état laïc'. Cette expérience justifie à ses yeux le plan en trois chapitres de son petit livre : *1. Pourquoi quitter la vie religieuse ? 2. Pourquoi quitter le ministère sacerdotal ? 3. Être ou ne plus être théologien ?* Trois dimensions en quelque sorte de ses 50 dernières années de vie active. Mais c'est la décision de quitter la vie religieuse qui donne le titre du livre, et qui préside à toute la réflexion. Autrement dit, c'est à son ordre dominicain qu'il entend envoyer un message, lui reprochant en l'occurrence de ne pas avoir pris soin de lui comme il aurait fallu – d'où la deuxième partie du titre : « *et comment il m'a quitté* » –, voire de ne pas lui en avoir demandé assez. Et cette attitude n'est sans doute pas aussi paradoxale qu'il ne paraît.

Depuis plus de 40 ans que nous rencontrons et écoutons des prêtres en train de quitter le ministère, nous avons mieux pris conscience que les raisons de nos départs sont souvent liées à celles de notre choix initial, en profondeur en tout cas, du côté de la volonté de donner du sens à ce qu'on fait et d'en éprouver en retour. La description d'un itinéraire est toujours éclairante, elle permet de voir la cohérence.

Ce qui rend d'emblée le personnage assez sympathique, c'est qu'il se présente comme quelqu'un qui a été 'en recherche' toute sa vie. Il s'était déjà livré de manière très personnelle dans un autre livre<sup>1</sup> il y a quelques années, et même plus longuement sur certaines questions. C'est son choix de devenir religieux dominicain après avoir tout juste commencé une 'Grande École' qui donnera du sens à tout son parcours, et la déception accumulée année après année est à la mesure de ses attentes de jeunesse : car l'ordre dominicain, c'était pour lui le modèle « *d'une vie vouée à l'échange et au débat, aussi bien en interne par la discussion de ce qui concerne ses membres, qu'à l'extérieur par la prédication au sens le plus*

---

<sup>1</sup> Fr. BOESPFLUG, *Franc-parler. Du christianisme dans la société d'aujourd'hui*, entretiens avec Évelyne Martini, préface de Jean-Paul Vesco, Bayard, 2012.

large, consistant à confronter l'évangile avec les idées de nos contemporains et à discuter avec eux [...]. » (p. 9). Un lieu de frontière où pratiquer la parole et l'explication. Très vite le jeune idéaliste déchantera et entrera en conflit avec les responsables, au point que la seule vraie question qu'on ne cesse de se poser tout au long de la lecture, c'est de savoir pourquoi il a pu rester religieux aussi longtemps : la plupart de ses amis qui faisaient des constats semblables sont partis dans les années 70...

Quels reproches adresse-t-il essentiellement à son ordre religieux ? Ils sont tellement nombreux et détaillés au fil de tant d'expériences qu'il vaut mieux que je me contente de ce qui m'a frappé davantage. Le premier reproche m'a fait immédiatement penser à l'analyse que nous avons lue chez Jacques Pohier<sup>1</sup> : l'incapacité – l'interdiction ? – d'aborder entre religieux la question du « *lien entre la vie religieuse et la vie affective* ». <sup>2</sup> Malaise d'autant plus grand qu'il révèle par la même occasion une certaine tolérance pour l'homosexualité à peine cachée et assumée de certains confrères, voire des formateurs... Surprise de découvrir à ce propos l'interprétation d'un dominicain spécialiste de Thomas d'Aquin : « *l'inclination homosexuelle, loin d'être pulsionnelle et contre nature, proviendrait de l'âme et non du corps ni du sexe, comme en proviennent le désir hétérosexuel, l'envie de dormir ou de manger.* » <sup>3</sup> À ce propos, la description de ses premières années au couvent fait froid dans le dos : les deux années de coopération au Tchad tomberont à pic pour restaurer un peu son équilibre. Précisons que tout cela n'amènera pas Boespflug à se replier sur lui-même : il entretiendra pendant 33 ans un amour inébranlable avec Évelyne Martini, sans vivre avec elle mais en lui téléphonant tous les jours, jusqu'à son décès en 2013.

<sup>1</sup> Jacques POHIER, *Quand je dis Dieu*, Seuil 1977, et *Dieu fractures*, Seuil 1985.

<sup>2</sup> « *La chasteté et la sexualité... c'est à la fortune du pot. J'ai le sentiment que chacun fait à ses dépens des expériences, commet des erreurs et prend des coups (et en donne) qui n'ont pas de 'lieu de mémoire' commun, pas d'instance pour en parler. Je ne sais pas ce qu'il en est dans d'autres familles religieuses, mais je sais que dans la mienne, l'amnésie semble reine, et du coup, c'est chacun dans son coin, sans contrôle, ni partage, ni soutien. Cette situation me paraît profondément dommageable.* » (in *Franc-parler*, p. 225). Voir aussi son interview dans *Le Point* : [www.lepoint.fr/culture/les-dominicains-doivent-ouvrir-le-debat-de-la-sexualite-25-10-2016-2078322\\_3.php](http://www.lepoint.fr/culture/les-dominicains-doivent-ouvrir-le-debat-de-la-sexualite-25-10-2016-2078322_3.php)

<sup>3</sup> Adriano OLIVA, *Amours*, Cerf 2015.

Un autre reproche – mais il faudrait sans doute parler d'un malentendu – m'a touché également, faisant sans doute écho chez moi à quelque chose... C'est au niveau spirituel que ça se passe : il raconte sa détermination, ses efforts, ses recherches pour donner un peu de consistance à sa prière personnelle... En vain ! Le constat est clair : « *La prière n'est pas d'abord faite pour construire une familiarité fictive relevant de l'intimité 'moite et gastrique' avec le Seigneur, mais pour que s'expriment, sans contrepartie sensible, les mouvements et les pulsations de l'esprit ou de l'âme.* » (p. 21). Heureusement qu'il y avait la prière commune, le chant liturgique : musicien, il y a trouvé son compte pendant un temps, à la manière de son confrère bien connu André Gouze qui étudiait avec lui et fut ordonné en même temps.

Reproche plus global quand il juge ses formateurs et supérieurs comme très incompetents au plan humain et incapables de l'audace qu'il aurait fallu pour refonder la vie religieuse en ce tournant des années 60 et 70. Le poids des traditions sans doute, une véritable chape de plomb...

Les deux autres chapitres me semblent moins parlants. Pourquoi quitter le ministère sacerdotal ? Il en donne trois raisons dont la première serait l'incompatibilité avec la vie de couple. Bien d'accord, cela n'a aucun sens. De belles pages là-dessus : « *c'est le rapport à la femme qui humanise l'homme et le civilise...* »... Mais je doute de la pertinence des autres arguments où le prêtre est situé en dehors de sa fonction communautaire : fonction dont Boespflug reconnaît d'ailleurs s'être exempté le plus possible. Quant au court chapitre sur son identité de théologien, on verra que l'auteur s'interroge sur la pertinence d'une 'reconnaissance' en tant que tel, mais plus globalement sur le contexte actuel où il perçoit une montée de l'anti-intellectualisme dans l'Église catholique, dans la foulée de René Rémond. Cette peur du débat résonne peut-être encore plus aujourd'hui.

En conclusion, qu'il intitule '*L'honneur d'être chrétien*', François Boespflug s'interroge sur... son avenir, qui sera interactif, qui dépendra des rencontres, de la manière dont on recevra ce livre par exemple... ! Quoi qu'il en soit de l'Église, il entend continuer à proclamer que le Christ des Évangiles est un joyau absolu, même s'il le contemple davantage du creux de la nuit à la manière de Mère Teresa, mais : « *[...] ne pas confondre la nuit de la foi et l'athéisme. Le doute du croyant se vit sciemment en présence d'un Témoin, dans l'espérance, tandis que la négation de l'athée n'a pas de vis-à-vis, ni ne nourrit d'espoir.* » (p. 111). Débat largement ouvert, forcément...

Pierre COLLET



## Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ?<sup>1</sup>

C'était en 1956, j'avais alors 26 ans, et j'allais être ordonné prêtre au service de l'Église dans la Mission de France. Nous étions... tenez-vous bien !... trente-deux postulants ! Le supérieur du séminaire nous rassembla un jour et nous dit : « Voilà, il faut prêter serment si vous voulez être ordonnés...

Levez la main droite et dites : je le jure ! ». Nous avions d'autres ambitions dans notre futur sacerdoce, si bien que ce geste de pure forme était loin de nous inquiéter... Nous avons déjà fait tant de concessions au gouvernement de l'Église pour réaliser notre vocation missionnaire (particulièrement après la condamnation des P.O. en 1954) qu'un geste de plus ou de moins ne nous fit pas problème. Et d'une même voix, confortés par le sourire en coin du supérieur qui était un homme de foi et de grande intelligence (Jean Morel, PSS) en qui nous avions toute confiance, tendant chacun la main droite, nous répétâmes la phrase fatidique sans plus nous inquiéter de ce à quoi elle nous faisait renoncer !

Oui, nous avons entendu parler de « la crise moderniste » du début du siècle... et si ceux qui nous enseignèrent pendant six ans étaient discrets sur le sujet, nous étions alors gagnés à ce que nous savions du *Sillon*, de Marc Sangnier, d'Emmanuel Mounier... Lequel d'entre nous n'avait pas un jour essayé de se renseigner sur Loisy et les raisons de son excommunication... On en parlait entre nous, à mots couverts... Qu'avait-il fait, ce paria, pour mériter pareille condamnation ? Nous avons lu des extraits de Maurice Blondel et fréquenté *Jeunesse de l'Église* de Montuclard. Mais les événements allaient si vite et l'actualité nous pressant, nous avons assez à faire face aux sollicitations du quotidien dans cet après-guerre si riche en tous domaines, au point qu'on l'appela *les Trente Glorieuses*. Nous étions aussi alimentés par les Congar, les Chenu, les de Lubac et autres Teilhard

<sup>1</sup> de Jacques MUSSET, Éditions Karthala, novembre 2016, 286 pages.

de Chardin..., c'était le redépart des P.O... La pastorale de terrain nous fit quelque peu désertier le champ des idées...

Si bien que le livre de Jacques Musset, ayant pour titre *Somme-nous sortis de la crise du modernisme ?* vient à point pour d'une part, réveiller mes souvenirs, m'en dire plus sur ma propre histoire et sur cette période si mouvementée de l'histoire de l'Église et de la France, mais aussi m'éclairer sur la période actuelle y compris dans sa dimension politique. L'Église, dite peuple de Dieu, n'échappe pas aux clans, aux extrêmes, à ce que nous appelons la lutte des classes... Et dans l'Église comme dans la société civile et dans l'histoire des nations et des peuples, le passé explique le présent et aide à préparer l'avenir... Le concile Vatican II a ouvert des pistes, reste à « repenser le christianisme pour notre temps, actualiser l'Évangile, faire entrer notre Église catholique dans la modernité ». Le chantier est ouvert... Et si on semblait l'oublier, ce livre, riche en documents d'époque, vient utilement rappeler l'histoire, et appeler les nécessaires combats d'aujourd'hui pour la vérité du Message.

Une question pourrait se poser : a-t-on du temps à perdre dans un combat qu'on pourrait croire d'arrière-garde?... si, en fait, n'étaient en jeu à travers cet *aggiornamento*, les bases de la foi d'aujourd'hui et l'authenticité du message dont nos vies voudraient témoigner. Je sais d'expérience, que nos compagnons de route, ceux qu'on appelle vite fait « les chrétiens de gauche », ont d'autres objectifs que l'évolution de leur Église, d'autres impératifs que les querelles de sacristie, et d'autres terrains de luttes que la petite famille des cathos. Mais à trop laisser la place aux autres, on finit par perdre et par se perdre... Et à quoi serviraient tous les efforts missionnaires si « l'Église visible » continuait à véhiculer à travers ses méthodes, ses paroles et ses ukases, tant de contresignes.

Merci à Jacques Musset de nous solliciter...

Je ne me risquerai pas à vouloir résumer ce livre, mais j'y ai trouvé à la fois un condensé de l'histoire de l'Église en France et au-delà, au XXe siècle, une documentation utile, mais surtout des raisons de lutter encore aujourd'hui pour, enfin « sortir de la crise du modernisme » et rendre au message évangélique sa saveur pour notre temps !

Voilà pourquoi je tiens à recommander ce livre récemment paru aux éditions Karthala et dont je n'ai pas vu beaucoup de recensions dans les chroniques littéraires...

Jean LANDRY



**Du samedi 25 au dimanche 26 mars 2017 :**

**Week-end CEFOC : Quels rites autour de la mort et des fins de vie ?**

Lieu : Centre Lasallien à Ciney

Infos : CEFOC [www.cefoc.be](http://www.cefoc.be) – 081 23 15 22

**Du vendredi 31 mars au dimanche 2 avril 2017 :**

*Session : avec Ignace Berten*

**À l'école du Christ des pauvres avec Dom Helder Camara**

Lieu : La Pairelle, Wépion

Infos : [www.heldercamara-actualités.org](http://www.heldercamara-actualités.org) [accueil@lapairelle.be](mailto:accueil@lapairelle.be) – 081 468 111

**Samedi 22 avril 2017 :**

*Journée de La Pairelle : avec Laurianne Rigo et Pierre Ferrière s.j.*

**'Il faut des rites', dit le renard au Petit Prince. Mais quels rites ?**

Lieu : La Pairelle, Wépion

Infos : [www.lapairelle.be](http://www.lapairelle.be) – [accueil@lapairelle.be](mailto:accueil@lapairelle.be) – 081 468 111

**Samedi 6 mai 2017 :**

*Journée de La Pairelle : avec sœur Marianne Goffoël*

**Le Cercle d'éveil, lieu de dialogue interconvictionnel**

Lieu : La Pairelle, Wépion

Infos : [www.lapairelle.be](http://www.lapairelle.be) – [accueil@lapairelle.be](mailto:accueil@lapairelle.be) – 081 468 111

**Du vendredi 12 au dimanche 14 mai 2017 :**

**Réunion du Collectif Européen des Communautés de Base**

Lieu : Rome

Infos : [pierrecollet@hotmail.com](mailto:pierrecollet@hotmail.com) – 067 210 285

**Du samedi 13 au dimanche 14 mai 2017 :**

**Week-end CEFOC : Quelle justice pour quel projet de société ?**

Lieu : Centre Lasallien à Ciney

Infos : CEFOC [www.cefoc.be](http://www.cefoc.be) – 081 23 15 22

**Voir l'annonce d'autres activités sur [www.paves-reseau.be/agenda](http://www.paves-reseau.be/agenda)**

# SOMMAIRE DE LA REVUE COMMUNE DU RÉSEAU PAVÉS N° 50

## PAVÉS

- ♦ Liminaire : Même pas peur ! (Ph. Liesse) 1

### RÉSEAUX

- ♦ Brèves (P. Collet) 3
- ♦ Baptisé-e-s en marche (R. Leleux) 3

### VIVRE EN SOCIÉTÉ

- ♦ Noir, Jaune, Bues. Et vert (J.-M. Culot) 5
- ♦ *Mektouba*, de Karima Berger (L. E. Lorent) 10
- ♦ Réenchanter le monde ? Renouer avec l'engagement citoyen ? (J. Pirson) 14

### CROIRE AUJOURD'HUI

- ♦ *Le complexe d'Élie*, de Marion Muller-Colard (G. Hilgers) 23
- ♦ Un grand cru : *Esprit, Église et Monde*, de J. Moingt (Ph. Liesse) 27

### DANS L'ÉGLISE DE VATICAN II

- ♦ Quel avenir pour le christianisme ? (L. Boff) 33
- ♦ Le droit des femmes à la prêtrise dans l'Église catholique (E. Villar) 36

## COMMUNAUTÉS EN MARCHÉ

- ♦ Éditorial (G. Vandercammen) 40
- ♦ † Adieu à Marie-Paule Cartuyvels (G. Vandercammen) 41
- ♦ Vivre en habitat groupé (J. De Cat) 44

## HORS-LES-MURS

- ♦ La lettre de H.L.M. (P. Collet) 53
- ♦ † Adieu à Jean Fabry (C. & C. Chalant, J. Peeters, P. Rixen) 56
- ♦ *Pourquoi j'ai quitté l'Ordre et comment il m'a quitté*, de François Boespflug (P. Collet) 59
- ♦ *Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ?* de Jacques Musset (J. Landry) 63

**Tous les articles sont publiés sous la responsabilité de leur auteur**

**Cette revue contient le bulletin de virement pour votre cotisation. Merci !**